

Je tiens à remercier monsieur Pierre-Paul Charlebois pour l'aide qu'il m'a apportée, notamment dans mes recherches sur l'eugénisme.

Conception graphique de la couverture: Gilles Caron

ISBN: 2-89224-070-0
Dépôt légal: 1^{er} trimestre 1986 — Bibliothèque nationale du Québec
© Tous droits réservés

Distribution:
Diffusion Prologue Inc.
2975, rue Sartelon, Ville Saint-Laurent
Québec, H4R 1E6 — (514) 332-5860
Institut québécois de recherche sur la culture
14, rue Haldimand, Québec, G1R 4N4 — (418) 643-4695

1

L'ère des jumeaux

*L'eugénisme a enfin les moyens de sa politique.*¹
Bruno Latour

Il y a quelques mois un ami écologiste et médecin vétérinaire me téléphonait pour attirer mon attention sur les progrès récents en reproduction animale. Il prit tout à coup un ton tragique et solennel que je ne lui connaissais pas:

*Seize vaches
Holstein,
un embryon*

Savez-vous, me dit-il, que dans une université du Wisconsin, on a réussi à fabriquer seize jumeaux parfaitement identiques à partir d'un même embryon, seize vaches Holstein, qui auront toutes les mêmes taches noires aux mêmes endroits?² Dans nos laboratoires nous nous sommes arrêtés à quatre.

Il m'a fallu des précisions supplémentaires pour mesurer la portée de ces événements. Ces embryons pouvant être congelés et conservés dans cet état indéfiniment, il est facile d'imaginer les avantages commerciaux qu'on peut en tirer. On pourra fabriquer plusieurs séries avec le concours des reproducteurs les plus prometteurs; un représentant de chaque série sera ensuite mis à l'essai; les frères et sœurs du plus performant, demeurés jeunes et frais (on en est en effet à l'ère des jumeaux d'âge différent), prendront une valeur considérable sur le marché des bestiaux en puissance.

Je savais depuis longtemps que des pratiques de ce genre allaient presque de soi dans l'élevage industriel, mais je ne m'en inquiétais pas vraiment. Il y a tant de choses, dans tant de domaines, qui dépassent la mesure. On ne peut réagir de tout son être qu'à une ou deux tragédies à la fois. L'angoisse doit, elle aussi, se spécialiser.

Savez-vous, poursuit mon implacable ami, qu'une équipe de spécialistes de la reproduction humaine vient de visiter nos laboratoires? Pour nous remercier ils nous ont promis qu'ils nous rattraperaient dans moins de deux ans. Il faut vite alerter l'opinion publique. Le meilleur des mondes, 1984, c'était l'an dernier chez les animaux, ce sera l'an prochain chez les humains.

J'ai été secoué, mais pas au point de donner plus d'importance à cette inquiétude qu'à celle que suscitent en moi les pluies acides ou les résidus médicamenteux dans les viandes.

*Les mères
porteuses*

Quelques jours plus tard, j'apprends qu'un débat aura lieu à la télévision au sujet des mères porteuses. Que penser de la pratique consistant à demander à une inconnue de porter, moyennant argent, un embryon provenant d'un couple stérile? C'est la question qui fut posée au début de l'émission. On sentait chez la plupart des participants un malaise à la fois profond, vague et désarmé. Tous finirent par baisser pavillon devant un sociologue réputé pour ses travaux sur la jeunesse.

Y a-t-il, demanda ce dernier, du moins pour un croyant, un acte plus sacré que la messe? Tous les croyants du monde acceptent pourtant que les prêtres soient payés pour poser un tel acte. De quel droit alors s'indignerait-on de ce qu'une femme libre accepte d'être payée pour porter un enfant? De toute façon, en démocratie, nul ne peut s'opposer à un contrat entre adultes consentants.

Voilà quelques-uns des arguments que le savant sociologue administra à son auditoire. Du fond du

malaise général, une question décisive finit pourtant par surgir:

Mais si, pour porter votre embryon, vous avez le choix entre une jeune athlète géniale et un laideron illettré, vous allez sûrement choisir la première? — Évidemment, répondit le cohérent sociologue.

C'est là effectivement une saine logique commerciale: si on accepte le principe du paiement, il faut aussi accepter celui du meilleur rapport coût-bénéfice³.

C'est à ce moment précis que j'ai enfin compris le message de mon ami: rien ne pourra arrêter la nouvelle vague d'eugénisme! L'homme possède enfin la technique requise pour créer une humanité à son image et l'idéologie mercantilo-démocratique fournit toutes les justifications nécessaires à son usage.

*Vague
d'eugénisme*

J'eus le lendemain une autre confirmation de cette intuition. Toujours à la télévision, une éminente juriste reprit à son compte la théorie du contrat entre adultes consentants, en la complétant par des propos émouvants sur la stérilité, cette affreuse maladie (sic), qui donne à ceux et celles qui en sont victimes les mêmes droits qu'aux cardiaques et aux cancéreux.

Les droits de l'homme, qui avaient été remis à l'honneur après la dernière grande guerre, précisément pour prévenir des maux comme l'eugénisme, venaient ainsi, subrepticement, de faire leur entrée dans le débat.

Je fus par là amené à cette troublante révision: la réprobation universelle du nazisme fut une immense hypocrisie; l'orientation fondamentale de ce mouvement était d'améliorer indéfiniment l'espèce, de faire le paradis sur terre donc, au moyen de la biologie, du contrôle de la reproduction particulièrement. Ce n'est pas à cette orientation qu'on s'opposait, mais au génocide des Juifs; la stérilisation des criminels et des malades mentaux, de même que le recours à des reproducteurs d'élite seraient sans doute des pratiques encore

*Le paradis
sur terre*

courantes si elles n'avaient pas été associées dans nos esprits aux camps de concentration et aux fours crématoires.

*Les SS
et leur
Allemagne*

À propos des reproducteurs d'élite, faut-il rappeler que nos donneurs de sperme sont leurs descendants directs? Dans le cadre d'un programme appelé Lebensborn (né de la vie), on accoupla, de gré ou de force, des officiers-couvreurs (Decker Offizier), les «meilleurs» des SS, avec des femmes aussi douées qu'eux pour la reproduction, les unes volontaires, les autres importées des pays nordiques conquis. Le but de ce programme était de contribuer à former la grande Allemagne peuplée de cent vingt millions de super-aryens. On estime qu'en 1944, 42 000 enfants étaient nés dans ces conditions. On a d'autre part d'excellentes raisons de présumer que ceux d'entre eux qui n'avaient ni les cheveux blonds ni les yeux bleus n'étaient pas assurés de survivre⁴.

J'en étais là dans mes réflexions quand la mort d'un proche me fit toucher du doigt des réalités que je ne connaissais auparavant qu'en théorie. Je dirai seulement que cette mort a été arrachée à la technologie, à l'acharnement thérapeutique, pour être redonnée à la personne qui la vivait.

*Une limite
à l'intervention
humaine*

Les circonstances dans lesquelles cette décision a été prise importent peu pour l'instant. Elles n'ont d'ailleurs rien d'extraordinaire. L'essentiel c'est qu'ici, au terme de la vie, à la demande du malade, une limite ait pu être imposée à l'interventionnisme humain. Un savoir et une volonté, émanant de la sphère morale, métaphysique, ont pu arrêter le pouvoir de la technique. L'expansion de cette dernière a subitement cessé d'apparaître comme une fatalité.

Cet événement m'a donné l'espoir qu'il puisse un jour en être ainsi à la première extrémité de la vie.

Dès qu'il s'agit pour l'humanité d'accroître sa puissance ou son bien-être, tout ce qui est possible

devient immédiatement nécessaire. Du moins dans l'ordre des moyens techniques. Jamais, dans ce cas, aucune limite n'a pu être imposée de l'extérieur à la technique. Il n'y aurait qu'une exception à cette règle. C'est par sagesse, dit-on, parce qu'il était profondément pénétré de l'idée grecque de limite, parce qu'il craignait les conséquences de l'hybris, de la démesure, qu'Archimède aurait délibérément fait disparaître toute trace de certaines de ses découvertes militaires, notamment des miroirs paraboliques. Mais de nombreux historiens doutent de la vérité de cette histoire. Ainsi donc, le seul précédent qui nous permet d'espérer qu'il est possible de maîtriser la technique, de soumettre les moyens aux fins, est peut-être fictif.

Si ambiguë soit-elle, l'euthanasie passive, le fait de ne recourir à aucun moyen extraordinaire pour maintenir un malade en vie, constitue donc un précédent de première importance dans l'histoire des rapports de l'homme avec la technique. L'euthanasie passive, rappelons-le, consiste à ne pas «brancher» le malade, tandis que l'euthanasie active consiste à le débrancher.

*L'euthanasie
passive
ou active?*

Depuis le second verdict dans l'affaire Quinlan, l'euthanasie active elle-même semble devoir entrer dans les mœurs.

La même sagesse sera-t-elle possible en ce qui a trait aux interventions touchant la naissance? Il faut reconnaître que l'analogie entre ces deux moments extrêmes de la vie est trompeuse. Si l'arrêt de l'acharnement a l'avantage d'éviter des souffrances inutiles au malade et à ses proches, il a aussi l'inconvénient de supprimer le dernier espoir de rémission, tandis que d'une bonne manipulation génétique avant la naissance on aurait tout à gagner; ou du moins ce qu'on perdrait serait d'un autre ordre, mystérieux, lointain, et ne pèserait pas lourd dans l'autre plateau de la balance.

L'humanité joue à la roulette russe depuis plus d'un siècle: atome, pluies acides, résidus médicamenteux dans les viandes, etc., mais pour l'instant ses principaux problèmes ne viennent pas de ces excès mais de la surpopulation; alors pourquoi s'inquiéter des conséquences d'une nouvelle audace?

Et d'ailleurs, face au progrès des techniques, les prophètes de malheur n'ont-ils pas toujours exagéré? Au début des chemins de fer par exemple, Geoffroy St-Hilaire, un savant pourtant, prétendait que l'homme ne pourrait pas survivre à une vitesse supérieure à 60 kilomètres à l'heure; un autre était persuadé que les vaches mourraient d'effroi en voyant passer les trains. Michelet de son côté était convaincu que l'homme ne pourrait pas, sans risques majeurs pour sa santé, passer en un jour de Paris à Marseille. Tous oubliaient que c'est d'abord par ses prodigieuses facultés d'adaptation que l'homme se distingue des autres espèces. Comment croire qu'un être si souple puisse être incapable d'incorporer à son destin des découvertes consistant à prévenir les infirmités physiques et morales? On peut penser au contraire qu'une espèce ainsi assainie n'en serait que plus apte à relever de nouveaux défis, comme ceux de la vie dans l'espace, de l'apesanteur par exemple.

Mais malgré ces précédents rassurants, beaucoup de gens continueront à s'inquiéter des conséquences probables de la révolution biologique. Pourquoi? Leur inquiétude est-elle assimilable aux craintes naïves de Geoffroy St-Hilaire? Auquel cas il n'y aurait plus qu'à recourir aux moyens pédagogiques habituels pour les dissiper. Trahissent-elles au contraire le pressentiment d'un bouleversement majeur, dont l'humanité ne pourrait sortir que dénaturée?

Un pouvoir autrefois réservé aux plus sombres tyrans: le droit de vie ou de mort sur ses semblables, vient d'être démocratisé.

Ce pouvoir exorbitant, les progrès récents de la médecine, notamment en matière de diagnostic et de techniques de reproduction, l'ont mis entre les mains de tous et chacun d'entre nous.

Par devoir...

Deux principes rassurants avaient survécu à l'éclatement des morales traditionnelles, le premier était explicite, «*Tu ne tueras point!*»; le second, il n'était pas nécessaire de le formuler puisque la question ne se posait pas: «*Tu ne créeras point!*» Ils ont été remplacés par deux questions angoissantes: dans quelles circonstances faut-il tuer ou créer?

...peut-on tuer ou créer?

Ces questions ne sont pas réservées à la spéculation de quelques bio-éthiciens chargés d'y répondre au nom de tous pour prévenir des maux hypothétiques. Chacun doit y répondre de la façon la plus responsable dans de nombreuses situations entourant la naissance et la mort. On ne peut par exemple accepter d'être mère sans accepter du même coup de devoir éventuellement exercer le droit de vie ou de mort sur l'enfant en devenir. La grossesse entraîne l'échographie, qui entraîne à son tour des diagnostics pouvant faire apparaître l'avortement, même tardif, comme un moindre mal. C'est ce qui se produit notamment dans le cas de certaines malformations du crâne du fœtus.

En tant qu'électeur ou en tant qu'élu par le hasard pour participer à un sondage, chacun est aussi appelé à donner une opinion qui sera lourde de conséquences pour l'ensemble de l'humanité.

Ce bouleversement des rapports de l'homme avec lui-même et avec la nature est l'équivalent dans l'ordre moral des armes nucléaires ou des pluies acides dans l'ordre physique.

Dimension tragique

Si, pour l'instant, le débat sur cette question est encore perçu comme un phénomène superficiel, une mode, avec ses avantages et ses inconvénients, sa dimension tragique affleurerait bientôt inévitablement.

Cette dimension tragique, nous ne chercherons pas à l'occulter dans ce livre. Nous montrerons plutôt que c'est à ce niveau que se situent les véritables enjeux.

*Du justicier
au philosophe*

Les audaces de l'homme aux frontières de la naissance et de la mort nous condamnent à la philosophie de la façon la plus explicite. Il s'agit même d'une condamnation au sens le plus littéral du terme puisque ce sont des juges qui la prononcent. Dans l'affaire Quinlan notamment, le juge a souvent indiqué que la question le dépassait, dépassait la justice comme telle, qu'elle relevait de la philosophie. La Cour Suprême des États-Unis a été elle-même réduite à cet aveu d'humilité dans l'affaire *Roe v. Wade*, qui portait sur l'avortement et le statut de l'embryon.

Notes

1. Bruno Latour, *Actes du colloque Génétique, Procréation et Droit*, Arles, Actes/Sud-Hubert Nyssen, 1985, p. 359.
2. Juste au moment d'aller sous presse on apprenait que le nombre de 100 avait été dépassé.
3. Notons toutefois à ce propos que l'aventure de la fécondation in vitro peut être ruineuse. Claudia Wallis nous le rappelait dans le *Time Magazine* (10/9/84). De nombreux couples sont tentés de renouveler l'expérience après une première tentative infructueuse. On peut y voir quelque chose d'analogue à la passion du jeu. Vous êtes plus désespéré après chaque échec, mais vous dites: encore une autre fois seulement. Un couple de Norfolk a ainsi dépensé 80 000 \$ en sept essais.
4. Voir le reportage de Ron Layter dans *La Presse PLUS* du samedi 25 janvier 1986.

Le précédent Holstein

À vrai dire, il n'y a rien d'étonnant à ce que les premiers cris d'alarme concernant les « progrès » dans la reproduction humaine nous viennent des laboratoires de médecine vétérinaire. C'est là que s'écrit l'histoire de la reproduction humaine, avec à peine quelques années d'avance.

Et comment dissocier les rapports de l'homme avec lui-même et avec ses semblables de ses rapports avec le genre situé immédiatement au-dessous de lui dans la hiérarchie des êtres vivants: l'animal? N'est-ce pas pour marquer l'importance de ce lien qu'on a souvent désigné les époques de l'histoire par le type de rapport avec les animaux qui les caractérise?

Dans de nombreuses cultures il y eut une époque de la chasse et de la pêche, puis une période pastorale, suivie d'une autre, qui marque le début de la civilisation urbaine où l'animal est enfin domestiqué. Voici comment, selon Ellenberger, le passage à la domestication, à l'agriculture s'est traduit pour l'humanité:

L'homme s'empara de quelques espèces pour les asservir et les élever à son profit. De ce jour le monde animal fut divisé en deux parties: les esclaves et les ennemis. Les esclaves, ce furent par exemple, le mouton, le cheval, le porc, ainsi que le chien, à la fois serviteur de l'homme et garde-chiourme des animaux domestiques. Mais déjà cet asservissement des bêtes se

*Rapports
de l'homme
avec l'animal*

retournait contre l'homme. L'esclavage, le despotisme s'introduisirent dans la société humaine sous la forme qu'on avait imaginée pour les bêtes. Le despote se mit à gouverner les troupeaux d'êtres humains de la même façon que le berger gouvernait les troupeaux de bœufs et de moutons¹.

Nous sommes à l'âge de l'élevage industriel. Le fait qu'on a très peu utilisé cette catégorie pour caractériser notre époque trahit un refus d'en mesurer toutes les implications. L'élevage industriel établit une norme qui se reproduit dans le rapport avec l'animal de laboratoire, dans le rapport avec les espèces sauvages, n'ayant pour avenir que les zoos, et même dans le rapport avec l'animal de compagnie, qui n'est bien souvent qu'un animal objet, qu'on rejette après l'avoir utilisé comme prothèse affective pendant quelques mois. Chaque année, dans une ville de deux millions et demi d'habitants comme Montréal, plus de 80 000 chiens et chats sont abandonnés à la S.P.C.A. après un séjour de quelques mois dans un appartement.

*L'humain
aux dépens
de l'animal*

À de récentes audiences du Conseil canadien de la recherche médicale, portant sur des questions d'éthique liées à la recherche sur la reproduction, un médecin, d'esprit assez ouvert pourtant, a soulevé une vague de protestations en proposant que, dans le cas des transferts d'embryon, on ait la prudence de prolonger les expériences sur les animaux avant d'introduire les nouvelles techniques en médecine humaine. Beaucoup de gens n'acceptent plus cette façon de régler les conflits entre humains aux dépens des animaux; certains ne peuvent plus supporter l'idée que les animaux de laboratoire, simplement parce qu'on n'a aucun lien affectif avec eux, puissent inspirer moins de respect qu'un objet inanimé ayant la chance d'être rattaché à des souvenirs heureux.

Il y a quelques années seulement, tout le monde aurait trouvé cette proposition pleine de sagesse, tant il allait de soi que les expériences sur les animaux étaient justifiées, sans égard à leur degré d'utilité pour la

science ni à la part de sadisme qu'elles renferment. Sauf pour de rares âmes hypersensibles, l'animal de laboratoire, tout comme l'animal d'élevage, se réduisait à sa valeur marchande.

Entre-temps un changement profond s'est opéré dans les mentalités. Un nombre croissant d'Occidentaux se sentent aujourd'hui solidaires des animaux, comme on s'est senti solidaire des esclaves au XIX^e siècle notamment. Tout le monde connaît le succès des campagnes de Brigitte Bardot contre la chasse aux phoques. Aux États-Unis seulement, il existe actuellement environ 400 groupes pour la défense des droits des animaux, regroupant deux millions de personnes.

Depuis la publication, en 1973, dans la *New York Review of Books*² d'un essai de Peter Singer intitulé *Animal Liberation*, l'animal est devenu un sujet de première importance dans le monde universitaire. Singer lui-même a publié en 1975 un ouvrage également intitulé *Animal Liberation*. Des revues savantes telles que *Philosophy*, *Ethics*, *Inquiry* ont publié des numéros spéciaux sur cette question. Dans le pays même qui eut la douteuse intuition du corps et de l'animal machine, la France, de grandes revues, comme *Autrement* ou *Le Débat*³, ont tenté de remettre les choses dans un autre ordre. L'histoire fait une large place à l'animal et à l'évolution des attitudes vis-à-vis de lui. Les grands ouvrages se multiplient⁴. Presque simultanément paraissait en France un livre de Robert Delort, *Les animaux ont une histoire* et en Angleterre un de Keith Thomas, *Man and the Natural World*, paru en français sous le titre de *Dans le jardin de la nature*⁵. Dans cet ouvrage Keith Thomas donne de l'évolution des rapports entre l'homme et l'animal une interprétation telle qu'on en vient à penser que les campagnes actuelles pour la défense des animaux sont l'aboutissement d'un processus vieux de plusieurs siècles.

L'autorité de l'homme sur l'animal, fondée sur des mœurs paysannes encore dures et sur une théologie voulant que la nature soit au service de l'homme,

*Changement
de mentalité*

*À la défense
des animaux*

aurait commencé à s'adoucir dès le dix-septième siècle. En Angleterre du moins. Tout aurait commencé par l'émergence d'un savoir zoologique libre de tout souci utilitaire. Les espèces, par exemple, ont été classées selon des principes qui ne mettent plus en jeu leur rapport à l'homme (comme le faisaient les couples d'oppositions comestibles/non comestibles, utiles/inutiles ou domestiques/sauvages).

Ainsi mises à distance dans le savoir, bêtes et plantes peuvent devenir l'objet d'attentions affectueuses et désintéressées. La prolifération des animaux familiers, qui ont droit d'entrée dans la maison, qui portent des noms propres et qui jamais ne sont croqués, l'affirmation d'un véritable culte de l'arbre sont autant de signes d'une attitude nouvelle qui voit dans la nature une compagne et non plus une servante, et qui attache grand prix aux amitiés animales et aux majestés sylvoicoles. De là un spectaculaire renversement des habitudes anciennes, substituant la rage des plantations aux déboisements séculaires et la protection des animaux, même sauvages, aux massacres ordinaires⁶.

Ces réflexions rappellent le grand débat relatif au nouveau paradigme. De nombreux indices indiqueraient que le rapport de l'homme avec lui-même, avec son corps, est en train de se réorganiser autour d'un nouveau pôle caractérisé par les valeurs vitales plutôt que par une approche mécaniste des phénomènes. On peut difficilement imaginer qu'une mutation de cette ampleur puisse se poursuivre sans un approfondissement de la modification du rapport avec les animaux. Inversement, on conçoit facilement que le grand mouvement de solidarité avec les animaux soit perçu comme un argument supplémentaire en faveur de la théorie du nouveau paradigme.

Il est probable cependant que c'est dans les couches profondes de l'inconscient, ou de l'imaginaire, que s'opèrent les changements les plus déterminants. «Chaque fois qu'une espèce animale disparaît le bestiaire intérieure de l'humanité s'appauvrit⁷.» Cette

réflexion du psychiatre Henri F. Ellenberger a des prolongements infinis. De celui qui fait l'ange on peut encore dire qu'il fait la bête, mais de celui qui fait la machine on ne peut que dire qu'il s'atrophie, qu'il se résorbe dans une seule dimension. L'homme unidimensionnel dont Marcuse déplorait la prolifération, n'est-ce pas l'homme sans bestiaire intérieur?

Nietzsche avait vu poindre cette menace. Son dernier acte de compassion, avant de sombrer à jamais dans la folie, a été pour un cheval. De passage à Turin, il s'est indigné contre un cocher en train de frapper son cheval à coups de cravache; il s'est ensuite jeté au cou de la bête en pleurant. Cet événement a inspiré le commentaire suivant à Milan Kundera:

La vraie bonté de l'homme ne peut se manifester en toute liberté et en toute pureté qu'à l'égard de ceux qui ne représentent aucune force. Le véritable test moral de l'humanité (le plus radical, qui se situe à un niveau tel qu'il échappe à notre regard), ce sont ses relations avec ceux qui sont à sa merci: les animaux. Et c'est ici que s'est produite la plus grande déroute de l'homme, débâcle fondamentale dont toutes les autres découlent.

Voici comment, toujours selon Kundera cette déroute a commencé:

Une génisse s'est approchée de Teresa, s'est arrêtée et l'examine longuement de ses grands yeux bruns. Teresa la connaît. Elle l'appelle Marguerite. Elle aurait aimé donner un nom à toutes ses génisses, mais elle n'a pas pu. Il y a en a trop. Avant, il en était encore certainement ainsi voici une trentaine d'années, toutes les vaches du village avaient un nom. (Et si le nom est le signe de l'âme, je peux dire qu'elles en avaient une, n'en déplaise à Descartes.) Mais le village est ensuite devenu une grande usine coopérative et les vaches passent toute leur vie dans leurs deux mètres carrés d'étable. Elles n'ont plus de nom et ce ne sont plus que des «*machinae animatae*». Le monde a donné raison à Descartes⁸.

Nous n'allons pas tenter de justifier cette compassion prophétique en racontant les malheurs de tous

les animaux, notre premier but étant de mieux comprendre les nouvelles techniques de reproduction humaine en étudiant les techniques de reproduction animale sur lesquelles elles sont calquées.

Pour ce faire nous avons tout intérêt à concentrer notre attention sur l'espèce connue qui fait preuve de la plus grande adaptabilité face aux techniques de reproduction imaginées pour elle par les humains: la vache.

La Holstein

Ceux qui parcourent régulièrement la campagne canadienne depuis quelques décennies ont remarqué que, d'un océan à l'autre, la faune domestique tend vers l'uniformité. Quand au peintre du dimanche, il n'a désormais besoin que de trois couleurs pour peindre les paysages champêtres: le vert, le noir et le blanc. Le noir et le blanc sont en effet les deux couleurs caractéristiques de la vache qui sera bientôt seule à brouter l'herbe de nos collines: la Holstein. La Jersey, aux allures de chèvres, la Ayrshire, la Canadienne, amenée de Normandie par les premiers colons français, et toutes les dynasties de bâtardes, quittent progressivement les prés: elles représentent à peine 20% de la population totale. Absentes il y a un siècle, les Holstein en représentent aujourd'hui 80%.

Poids du lait et matière grasse

Précisons ici, car ce détail a quelque importance, qu'au Canada, la rentabilité d'une laitière est établie en fonction du poids du lait qu'elle donne et du pourcentage de matière grasse que son lait contient. La vache rentable est celle qui produit un volume de lait pondéré de façon optimale par le taux de matière grasse. C'est en fonction de ces deux critères que la sélection a été faite au Canada.

Voici un tableau donnant l'ordre de grandeur de la productivité des trois principales espèces. Les chiffres varient d'une année et d'une région à l'autre:

Holstein: 7 000 kg à 3.4% de matière grasse: 238 kg de gras.
Ayrshire: 4 500 kg à 4% de matière grasse: 180 kg de gras.
Jerseys: 4 000 kg à 5.5% de matière grasse: 220 kg de gras.

Il existe cependant un autre mode de paiement, appelé paiement à la qualité, où l'on tient compte en outre du taux de protéine du lait; les facteurs déterminant ce taux de protéine pouvant différer de ceux qui déterminent le poids et le taux de matière grasse, il s'ensuit des méthodes et des critères différents de sélection. Des études faites en France, pays où le paiement à la qualité se pratique encore à grande échelle, ont notamment démontré que des facteurs saisonniers de même que des facteurs relatifs à la vie sexuelle de la vache pouvaient avoir quelque influence sur le taux de protéine.

On ne tient cependant jamais compte des nombreuses substances plus subtiles entrant dans la composition du lait. Or on pourrait très bien faire l'hypothèse que, pour des raisons qui nous échappent encore, certaines de ces substances, ou l'ensemble qu'elles forment, peuvent avoir autant d'importance que les protéines ou les molécules de matière grasse. On sait déjà que la production de protéines est liée à la qualité de la vie de la vache; pourquoi ce lien ne serait-il pas manifeste dans le cas de certaines substances dont on ne tient jamais compte dans la recherche appliquée?

Ces précisions ont le mérite de mettre en relief le genre de critères que l'on est disposé à utiliser pour la sélection des animaux. On remarque que dans le cas des vaches, en Amérique, la recherche de la race pure a disparu devant un critère plus prosaïque: la quantité de gras. Cette orientation reflète d'ailleurs assez bien certaines valeurs typiquement nord-américaines.

La Holstein, telle qu'elle fut mise au point au Canada au cours des trente dernières années, est la championne internationale des laitières⁹. Deux facteurs ont d'abord permis d'améliorer systématiquement la race: les données statistiques sur les troupeaux, faciles à recueillir, et l'insémination artificielle grâce à laquelle un même taureau peut féconder plus de dix mille vaches chaque année.

*Insémination
artificielle*

L'insémination artificielle est devenue la règle. La rencontre avec le taureau n'est même pas offerte aux vieilles championnes en signe de reconnaissance pour leurs nombreuses années de grande productivité. Le procédé est simple et efficace. Le vétérinaire affecté à cette tâche n'a qu'à plonger son bras dans le vagin de la vache pour y déposer la moitié mâle du nouvel être.

Au Canada ce service est organisé sur une base industrielle et c'est la United Breeders Incorporated qui donne le ton. Les granges de cette prospère société ontarienne contiennent une centaine de taureaux en pleine verdure. Deux fois par semaine on les conduit à un *steer*, c'est-à-dire à un jeune taureau castré, qu'ils montent avec empressement. On introduit alors un vagin artificiel à l'endroit propice et une seconde et demie plus tard le sperme est recueilli. Certains taureaux peuvent ainsi fournir chaque semaine de quoi inséminer jusqu'à 1 000 vaches différentes, la moyenne se situant autour de 750.

Sélection des reproducteurs

Les méthodes utilisées pour la sélection des reproducteurs sont assez simples. On repère les jeunes taureaux d'un an et demi ayant l'air prometteur et on les utilise pour féconder quelques vaches. Si, au bout de quatre ou cinq ans, on a la preuve que les vaches nées de cette opération sont rentables, les taureaux sont admis dans le cercle des reproducteurs à plein temps.

Les promoteurs de ces méthodes pourraient soutenir ici qu'ils reproduisent artificiellement ce qui se passe dans les troupeaux de certains mammifères sauvages, tels les caribous. Les jeunes caribous mâles n'ont pas accès librement aux femelles qui, au moment du rut, sont toutes sous la coupe des chefs de harem, lesquels sont en général des mâles assez âgés ayant mérité ce privilège en gagnant de nombreuses joutes éliminatoires disputées à grand fracas de bois¹⁰. Le parallèle entre ces jeux virils et les méthodes statistiques utilisées pour la sélection des taureaux reproducteurs n'est pas sans intérêt.

Grâce à l'insémination artificielle, la production de lait par vache a plus que doublé au Canada depuis les années cinquante, mais comme la demande de lait est demeurée stable pendant la même période, cet accroissement de la production a contribué à l'élimination de près de 70% des fermes laitières.

L'insémination artificielle pratiquée de cette manière artisanale n'est cependant qu'une première étape dans la mécanisation de la reproduction des vaches. Un obstacle majeur subsistait: la vache elle-même. Avec la meilleure bonne volonté du monde, elle ne pouvait, dans l'état naturel des choses, transmettre ses qualités qu'à une dizaine de descendants.

Depuis le milieu de la décennie 70, la technique du transfert d'embryons permet de contourner cet obstacle: chaque vache peut désormais avoir jusqu'à vingt-cinq descendants par année. Le succès de cette technique suppose d'abord qu'on force l'ovulation, au moyen d'hormones d'une façon telle qu'au lieu de produire une ovule la vache peut en produire jusqu'à vingt. Ces ovules sont alors fécondés. Sept jours plus tard, les embryons ainsi formés sont récupérés à l'aide d'une méthode appropriée (*flushing method*). Ceux qui se révèlent viables à l'analyse sont ensuite implantés dans une vache porteuse. Ce procédé réussit actuellement dans 70% des cas.

Transfert d'embryons

Une vache normale peut supporter une telle ovulation forcée à tous les deux ou trois mois. La langue anglaise est plus expressive dans ce cas: «A cow can be superovulated and flushed every two or three months.» 100 transferts d'embryons ont été pratiqués en Amérique du Nord en 1972 et 50 000 en 1982.

Le transfert d'embryons est lui aussi organisé sur une base industrielle. En plus du lait, les producteurs peuvent vendre aussi désormais de la semence de taureau et des embryons. Personne évidemment n'est intéressé à payer très cher des embryons de qualité médiocre. Le succès dans ces transactions dépend donc de

l'aptitude à repérer les embryons de 1^{re} catégorie et à les distinguer de ceux des catégories 2, 3 et 4. On tient compte dans cette opération d'une liste complexe d'antécédents.

Les grandes entreprises de transfert d'embryons, comme celle de Don Rowntree, de Brampton (Ontario), envoient à chacun de leurs clients un catalogue contenant le pedigree de quelque soixante donneurs et donneuses.

Voici quelques exemples de pedigree tirés du catalogue Ayrshire 1984¹¹, lequel est écrit dans le même style que les catalogues Holstein:

ROYAL COMMAND. Encore en 1984, ROYAL COMMAND constitue le taureau de choix pour améliorer la production. Quelques-unes de ses filles ont déjà produit pour plus de 250 de MCR en lait. De taille légèrement supérieure à la moyenne et dotées de bons pis avec un ligament médian très solide, les filles de ROYAL COMMAND sont aussi reconnues pour leur caractère laitier qui plaît à beaucoup d'éleveurs. [...] En dépit de son nom recherché, RHETORIC peut être utilisé sur des vaches plutôt grossières.

Fécondation in vitro

L'étape suivante c'est la fécondation in vitro, une technique qui permet d'accroître considérablement le potentiel reproducteur de chaque vache. À raison de 25 par année une vache ne peut avoir que 250 descendants par le moyen des transferts d'embryons. Grâce à la fécondation in vitro on espère multiplier ce chiffre par 100, voire même par 400. Cette technique consiste à faire en laboratoire une opération semblable à celle qui est faite dans le ventre de la vache dans le cas du transfert d'embryons.

Les ovaires de chaque vache contiennent environ 100 000 ovules en puissance. Dans les conditions naturelles une infime partie seulement de ces germes deviennent effectivement ovules. Le reste dégénère. Un prodigieux potentiel reproducteur est ainsi perdu.

On peut éviter ce gaspillage en prélevant un des deux ovaires à la naissance pour le conserver ensuite

dans de l'azote liquide. L'autre ovaire permet à la vache de continuer à vivre avec une lactation normale. On peut donc évaluer son rendement. S'il est bon, on peut retourner à la solution d'azote liquide pour y prélever des ébauches d'ovules, qu'on féconde ensuite. Il est théoriquement possible dans ces conditions que chaque vache ait de 50 000 à 100 000 descendants.

Une fois cet objectif atteint, c'est la détermination du sexe de l'animal, appelé aussi sexage, qui devient le nouveau défi. Un producteur de lait n'est pas intéressé à investir dans des embryons qui, une fois sur deux, vont devenir des mâles. Déjà en 1984 une compagnie du Colorado, La Genetic Engineering Inc., a demandé un brevet pour un procédé permettant de fixer à l'avance le sexe des animaux. Cette firme prévoyait mettre très bientôt en marché «un sexing kit».

Une des méthodes étudiées consiste à féconder une ovule à l'aide d'une autre ovule. Dans une première phase on se sert alors du sperme pour amorcer le processus, puis à un moment déterminé, à l'aide d'une pipette extrêmement fine, on aspire le matériel génétique mâle pour le remplacer par du matériel femelle prélevé dans la seconde ovule, qui a été elle aussi activée par du sperme.

Et nous arrivons ainsi aux clones, c'est-à-dire aux répliques parfaitement identiques, aux seize jumeaux du Wisconsin. Incidemment le secret de la production des clones dans ce cas a été découvert par hasard dans un laboratoire où l'on faisait des expériences sur le sexage des embryons. L'une des techniques utilisées consistait à diviser un jeune embryon en deux pour ensuite en déterminer le sexe à l'aide d'un colorant. On a découvert que, placée dans une enveloppe d'embryon non divisé, chacune de ces moitiés pouvait devenir un embryon complet en tous points identique à l'original.

Le clone ne doit toutefois pas retenir trop notre attention. Il y a beaucoup d'autres manipulations

Le sexage

Les clones

Le recombinant DNA

génétiques possibles. La plus connue est celle du «recombinant DNA». Cette technique permet de prélever tout gène identifiable sur une cellule et de l'insérer ensuite dans une cellule d'un autre animal, où elle continuera de remplir des fonctions identiques même si l'animal receveur est d'une autre espèce. C'est ainsi qu'en 1983 on a pu transférer un gène de croissance d'un embryon de rat à un embryon de souris. Le résultat fut une souris qui atteignit effectivement la taille du rat.

Les possibilités d'intervention dans cette perspective sont pratiquement illimitées. Le jour par exemple où on aura repéré le gène responsable de la résistance à la maladie et celui qui préside à la production de viande ou à la lactation, on aura en mains tous les principaux éléments nécessaires à la reproduction d'un super-animal.

*Des hybrides
bizarres*

Il est déjà possible de créer de nouveaux animaux. On a réussi à combiner des éléments d'embryon de chèvre avec des éléments d'embryon de mouton pour produire un hybride bizarre, analogue aux animaux fantastiques de la mythologie. L'hybride en question est pur mouton par une partie de son corps et pure chèvre par une autre partie. On peut songer dès maintenant à la vache éléphant, qui pourrait transporter elle-même avec sa trompe le lait qu'elle aurait produit à l'arrière avec les glandes appropriées.

On sait d'autre part que dans un embryon les cellules les plus vieilles tendent à se rassembler pour former le placenta tandis que les cellules les plus jeunes forment l'embryon proprement dit. Par suite, si on combinait, par exemple, un embryon d'antilope âgé de trois jours avec un embryon de vache âgé de quatre jours, ce dernier constituerait le placenta du nouvel embryon et l'animal proprement dit serait une antilope. On songe depuis quelques années à des méthodes de ce genre pour sauver les espèces sauvages actuellement menacées d'extinction.

Mais il n'est pas nécessaire d'aller dans l'avenir pour apercevoir toutes les applications et toutes les conséquences possibles de ces diverses méthodes.

La Holstein recouvre déjà une grande partie de la planète, comme le dernier homme de Nietzsche. «Un seul troupeau, pas de berger», disait ce dernier en pensant précisément au dernier homme. Le processus d'uniformisation se poursuit chez les bovins. Au rythme de 50 000 rejetons par année par vache et par taureau, on évolue à une vitesse vertigineuse vers le couple unique. On en est déjà aux deux cents familles.

*Uniformisation
et...*

Il ne faudrait toutefois pas sous-estimer l'intelligence des spécialistes en reproduction animale. Ils maintiennent suffisamment de variété dans le patrimoine génétique pour que les qualités d'une lignée soient complétées par celles d'une autre. Les catalogues mis à la disposition des éleveurs reflètent cette politique. Pour une vache appartenant à une lignée de grosses laitières on recommandera le sperme d'un taureau dont la réputation tient au fait que, chez ses filles, les muscles suspenseurs du pis sont solides.

On note aussi avec intérêt que l'entreprise qui a financé les travaux devant conduire au premier transfert d'embryon humain est celle des Seed (sic) Brothers. Or les Seed Brothers sont aussi ceux qui dominent le marché du transfert des embryons animaux aux États-Unis.

Mais restons pour l'instant à l'intérieur du monde animal. La sélection et l'uniformisation effectuée chez les vaches fait courir un risque considérable à l'ensemble de l'espèce. Une seule bactérie contre laquelle la Holstein artificielle serait sans défense, et l'industrie laitière de nombreux pays, à commencer par le Canada, serait menacée d'extinction. Il se pourrait qu'on éprouve un jour une reconnaissance sans bornes pour les Hindous, précisément parce que, en refusant le défi de la mécanisation de la vie, ils auront conservé

*... le risque
encouru*

des vaches sacrées pouvant résister aux pires infections.

Quand on prend bonne note du fait que toutes les espèces soumises à l'élevage industriel font l'objet de manipulations analogues à celles dont les Holstein sont victimes, que, par exemple, la production d'œufs chez les poules est ainsi passée de 130 à 250 par année en quelques décennies; quand on sait, d'autre part, le sort qui attend la plupart des espèces sauvages qui vivent encore, quand on songe à la façon dont les pluies acides brûlent la vie dans les lacs et les sols, on en vient à se demander si ce n'est pas le règne animal lui-même qui est menacé d'extinction, ou d'une uniformisation, d'une mécanisation équivalant à une extinction. N'en subsisteraient que les «races» les plus manipulables et une multitude de micro-organismes, dont on connaîtrait d'ailleurs si bien le secret qu'on en tirerait éventuellement toutes les protéines obtenues actuellement par le long et coûteux processus de l'élevage industriel.

Notes

1. Henri F. Ellenberger, *Étude en hommage à Roger Mucchielli*, Paris, Édition E.S.S., 1984, p. 59.
2. *The New York Review of Books*, 17 janvier 1985, p. 47.
3. «Animal mon amour!» *Autrement*, n° 56, janvier 1984; dossier intitulé «L'animal, son histoire et ses droits», *Le Débat* novembre 1983.
4. Robert Delort, *De l'animal à l'homme*, Paris, Seuil, 1984.
5. Keith Thomas, *Dans le jardin de la nature*. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne, Paris, Gallimard, 1985. En anglais: *Man and the Natural World*, Londres, Allen Lane, 1983.
6. Roger Chartier, *Libération*, 20 novembre 1985.
7. H. F. Ellenberger, *op. cit.*, p. 55.
8. Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard, 1984, p. 265.
9. Les données présentées ici sont pour l'essentiel tirées de la transcription d'émissions de radio présentées dans la série *Ideas*, à CBC, les 7 et 14 mars 1984.
10. Benjamin Simard, «Le folklore des caribous», *Critère*, n° 12, 1975.
11. Le Catalogue est publié par le centre d'insémination artificielle du Québec (CIAQ) inc. C.P. 518, Saint-Hyacinthe, Québec, J2S 7B8.

De l'animal à l'homme

La ressemblance entre les techniques de reproduction chez les bovins et celles qui ont cours chez les humains est si frappante qu'on devine tout de suite un lien de filiation entre les deux. On se représente très bien, en divers points du globe, des équipes de chercheurs en reproduction humaine faisant des paris sur le temps qu'ils mettront à rattraper leurs confrères vétérinaires.

Cette compétition n'a rien de fortuit. Dans le premier ouvrage sur la physiologie de la reproduction, publié en 1910 par F.H.A. Marshall, on trouve ces lignes: «La physiologie de la reproduction constitue la base de la science gynécologique et doit toujours demeurer en relation étroite avec l'étude des animaux¹.»

On pratiquait déjà l'insémination artificielle sur les animaux au Moyen Âge². La première insémination artificielle chez les humains daterait de la fin du XVIII^e siècle et aurait été pratiquée en Angleterre. La première insémination avec donneur a été faite aux États-Unis en 1884.

Grâce à la
médecine
vétérinaire

La patiente du docteur William Pancoast était infertile. C'était une quaker dont on ne connaîtra jamais le nom.

Le docteur Pancoast, un professeur du Jefferson Medical College de Philadelphie, l'avait déjà examinée à plusieurs reprises. Finalement il découvrit qu'elle était fertile et que le problème était du côté de son mari.

Pancoast (ou c'était peut-être un de ses étudiants) eut une idée. Il la fit entrer et lui dit qu'il souhaitait l'examiner une fois de plus.

La femme s'étendit sur la table ainsi qu'on le lui avait demandé. Les six étudiants de médecine de Pancoast — tous des hommes — se tenaient autour d'elle. Pancoast l'anesthésia avec du chloroforme. Il prit ensuite le contenant dans lequel un de ses étudiants s'était masturbé. Avec une seringue en caoutchouc, il injecta la semence dans son utérus puis il boucha le col avec de la gaze.

Quand elle reprit ses esprits, il ne lui dit rien de ce qu'il venait de faire. Il ne le lui révéla d'ailleurs jamais. Neuf mois plus tard, elle mit au monde un garçon.

C'était en 1884. Officiellement, on venait de procéder à la première insémination artificielle avec donneur.

(Gena Corea, *The Mother Machine*, p. 12)

Au début, note Guy Durand, on opérait l'insémination avec du sperme frais, mais depuis 1954 on travaille avec du sperme congelé. La médecine vétérinaire avait permis de grands progrès en ce sens³.

La médecine vétérinaire permettra ensuite des progrès semblables dans le cas des transferts d'embryons. La parenté entre les deux médecines devient de plus en plus manifeste à mesure que les sciences et les techniques se raffinent. On a pu voir une

1981: Joëy versa le contenu d'une ampoule de sperme dans l'eau chaude d'un thermos et le laissa fondre. Puis, debout dans la grange, il chargea son pistolet avec le sperme. Il plaça une tige au bout de l'arme et la serra fermement.

La génisse s'appelait Numéro 60N. Le numéro était attaché à son oreille. L'animal était visiblement apeuré. Ses yeux étaient ronds et son regard terrifié.

Les hommes coincèrent la tête de la vache dans un carcan de bois dont elle essaya de s'échapper.

Joëy quitta la grange et pénétra dans l'enclos. À peine arrivé, sans dire un mot, il enfonça son bras gauche dans le rectum de la génisse, qui sursauta et se tordit de douleur. Elle tenta encore une fois de se défaire du piège qui la serrait au cou. Et les hommes de s'écrier «whoa!». (Elles résistent toujours, m'avait expliqué le fermier.)

Joëy bougea sa main dans le rectum de la vache, trouva l'utérus. De sa main droite il inséra la tige dans le vagin de l'animal à un angle de 45 degrés. Ayant trouvé l'ouverture de l'utérus, il fit pénétrer la tige dans l'organe en exerçant une torsion. Puis il fit feu de son arme dans le ventre de la vache.

Joëy sortit son bras et son pistolet de l'intérieur de l'animal. Les hommes relâchèrent 60N de son carcan de bois. Ils ouvrirent la barrière devant elle afin qu'elle rejoigne le reste du troupeau. Ses flancs tremblaient, ses yeux étaient clos et elle n'émettait pas un son. On aurait dit qu'elle voulait se retirer sur la pointe des pieds. Joëy s'aperçut soudainement de la manœuvre et lui flanqua un solide coup de pied. La vache sursauta et quitta précipitamment l'enclos, par l'avant cette fois.

(*The Mother Machine*, p. 13)

parfaite illustration de cette parenté dans deux numéros consécutifs du journal de l'Université Laval, *Au fil des événements*. Sur la première page de l'édition du 15 juillet 1985, on pouvait lire ce titre, à la une: «Un veau éprouvette est né, à la ferme expérimentale de l'Université Laval.» La médecine humaine ne devait pas tarder à répliquer. Dans son édition du 15 août 1985, le même journal titrait: «Le premier bébé éprouvette est né au Québec.» L'embryon était l'œuvre du Laboratoire de reproduction du Centre hospitalier de l'Université Laval.

*L'avance de
la médecine
humaine*

L'article sur le veau éprouvette est particulièrement intéressant parce qu'il nous apprend que, fait exceptionnel, dans ce cas précis la médecine humaine est en avance sur la médecine vétérinaire.

La fécondation in vitro est beaucoup plus difficile chez la vache que chez l'homme. Le spermatozoïde bovin est beaucoup plus stable que celui de l'homme et la fusion avec l'ovule ne réussit pas toujours [...] Et pour venir compliquer les choses, tous les taureaux ne produisent pas des spermatozoïdes efficaces en tube. Il ne semble pas y avoir de relation directe entre un bon reproducteur «traditionnel» et un bon reproducteur en «tube».

Mais rien ne prouve, dira-t-on, que le plagiat, qui va généralement de l'animal à l'homme, se poursuivra au-delà du seuil de ce qui est acceptable pour les humains. C'est en tout cas l'opinion de nombreux chercheurs en reproduction animale qui, tout en étant conscients des dangers qui planent sur l'espèce humaine, ne vont pas jusqu'à penser qu'il puisse y avoir un quelconque lien de filiation entre leurs travaux et les imitations indésirables auxquelles ils pourraient donner lieu. À l'occasion d'un débat sur cette question dans le journal *La Presse*, trois chercheurs du Centre de recherche en reproduction animale de St-Hyacinthe ont défendu cette position en termes très clairs:

Ce débat est très important et nous croyons fermement que les utilisations possibles d'embryons humains doivent être connues du public et sérieusement discutées. Par contre, l'utilisation d'embryons d'animaux a une implication sociale tout autre. Que ce soit le transfert, la division (pour produire des jumeaux identiques) ou la congélation d'embryons, ces techniques ont finalement toutes le même but: celui d'améliorer la production d'animaux et ainsi de nourrir efficacement plus d'êtres humains⁴.

D'autre part, le rapport Warnock ne condamne-t-il pas la commercialisation des embryons humains et plus précisément la rémunération des mères porteuses?

Nous ferons plus loin l'analyse de ce document anglais qui, un an à peine après sa publication, faisait déjà autorité dans le monde, dans les revues savantes aussi bien que dans les magazines populaires. C'est en Angleterre que le scandale des mères porteuses rémunérées a éclaté. On se souviendra de l'affaire Cotton. Le 7 janvier 1985, Mme Kim Cotton, la mère porteuse du premier bébé commercial britannique, a supplié les services sociaux de permettre aux parents adoptifs, un couple américain, de prendre possession de la petite fille qu'ils avaient achetée. Au moment où cette affaire a été portée à la connaissance du public, une commission d'enquête sur la fécondation humaine et sur l'embryologie achevait ses travaux. Cette commission, présidée par Madame Mary Warnock, présentait son rapport en 1984.

Mais quelles que soient la qualité et l'importance du rapport Warnock, il n'est pas du tout sûr qu'il prévaudra contre les mœurs internationales si ces dernières font paraître la commercialisation des embryons et des ventres acceptable. Or, le moins qu'on puisse dire, c'est que les mœurs évoluent dans le sens d'un interventionnisme qui rendra bientôt irrésistible la tentation de la «libéralisation» des ventres. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir journaux et revues, où que ce soit dans le monde. En France, note le docteur

*Scandale de
l'affaire
Cotton*

Alain Janaud, «il y a des files d'attente aux guichets des banques de sperme (nationalisées ou non), à tel point que les banques manquent de liquidités. Le réseau des donneurs, malgré les prêts de banque à banque, n'est pas à la hauteur.» Et dans ce pays qui a introduit la notion de projet dans la philosophie et dans la vie des couples, on a de plus en plus recours aux techniques les plus sophistiquées, dont le coût surprogrammé pour déterminer à l'avance le sexe de l'enfant. «Hélas, les femmes ne sont pas des vaches», conclut avec ironie le docteur Alain Janaud. Pas encore. «Bientôt, ajoutait-il, on voudra choisir non seulement le sexe, mais aussi la couleur des cheveux, puis l'intelligence, puis le goût pour la peinture, etc.» L'article d'où sont tirées ces lignes est paru, sous le titre de *La bébématrique*, dans un numéro de la revue *Autrement*⁵ consacré à une nouvelle science, la bébologie, et intitulé *Objectif: bébé*.

*Division des
embryons*

Les «progrès» sont encore plus rapides à l'autre bout du monde, en Australie. Au moment où les premières lignes de ce livre ont été écrites, en avril 85, personne n'avait encore osé faire naître de vrais jumeaux humains à des moments différents. On entrevoyait là une limite qui semblait devoir être respectée, pour des raisons manifestes. Cette «percée» rendrait en effet immédiatement possible une pratique eugénique à la fois simple et efficace. Moyennant une faible rémunération, on pourrait implanter un embryon dans un ventre loué, attendre les résultats, et s'ils s'avéraient bons, refaire l'expérience avec la vraie mère. C'est pour des raisons semblables que la division des embryons présente un si grand intérêt commercial chez les animaux.

Selon les experts que nous avons consultés, une telle percée n'était pas encore possible en novembre 1985, du moins pas une division d'embryon semblable à celle qui a permis de fabriquer les seize jumeaux du Wisconsin. Était-il possible à ce moment de séparer deux vrais jumeaux prélevés dans l'utérus et d'en congeler un?

Il n'empêche que le 22 novembre 1985 on pouvait lire dans un quotidien de Marseille, *Le Midi Libre*, cette joyeuse dépêche qui, si imprécise soit-elle, prouve au moins que les esprits se préparent à accueillir les jumeaux d'âge différent, quel que soit le procédé de fabrication:

*Jumeaux
d'âge
différent*

En matière de fécondation artificielle, les progrès vont très vite. Ainsi des médecins australiens du «Queen Victoria Hospital», à Melbourne, ont réussi pour la première fois à faire naître deux vraies jumelles à seize mois d'intervalle.

Dans son édition de la veille, le même journal faisait longuement état d'une innovation majeure dans les techniques de fécondation in vitro: il n'est plus nécessaire que les femmes se rendent à la clinique avec leur mari. Les ovocytes peuvent être conservés intacts, leur température pouvant être maintenue stable grâce à un petit appareil qui se branche sur l'allume-cigarette d'une voiture. Ce procédé a été mis au point dans une clinique de Montpellier.

Le Midi Libre, faut-il le préciser, n'est pas un journal spécialisé en gynécologie. Il est un reflet, parmi des milliers d'autres, d'une évolution des mentalités humaines dans la direction des Holstein.

La suite de l'article sur les jumelles d'âge différent est particulièrement instructive:

L'un des intérêts d'une telle expérience pourrait être d'étudier les différences de comportement entre ces deux jumelles rigoureusement identiques génétiquement, mais qui seront peut-être différentes en grandissant. Autrement dit, cela pourrait conduire à une étude intéressante sur les rapports entre l'inné et l'acquis.

En prenant soin de présenter cette innovation ambiguë d'abord comme un progrès et ensuite comme une expérience bienfaisante pour la science et pour l'humanité, et en obtenant pour cette propagande la complicité des journalistes du monde entier, les

auteurs du communiqué ont démontré la force de leur cause. Les mises en garde qui viennent ensuite sont de pure forme:

Se pose une fois de plus le problème des limites de ces expériences... À condition de ne pas être trop sourcilieux sur les problèmes éthiques, tous les scénarios imaginables deviennent possibles.

Si cette concordance dans les attitudes vis-à-vis des animaux et vis-à-vis des humains était un phénomène nouveau, on pourrait penser qu'il serait facile d'y mettre un terme. Il semble au contraire qu'elle est une donnée centrale de l'histoire de la modernité, de la rationalité, comme en font foi ces lignes de Philippe Ariès, tirées d'un chapitre portant sur l'origine du contrôle des naissances dans les campagnes françaises.

Pendant longtemps, le bétail tenait une place importante dans l'exploitation, puisqu'il fournissait le travail et l'engrais, mais ne vivait pas aussi près de l'homme que dans nos systèmes agraires modernes. Sans être sauvage, il était, si l'on peut dire, moins domestiqué. Il vivait en liberté, un peu à l'écart, sur la jachère ou dans les bois ou landes communaux, sans que l'homme n'intervînt guère dans son alimentation ou sa reproduction. Si bien que l'homme restait plus étranger au cycle animal qu'aujourd'hui et aux époques de symbiose.

Au contraire, à partir du XVIII^e siècle, on cessa de laisser le bétail dans un demi-abandon, pour le considérer non plus comme un instrument d'exploitation, mais bien comme un objet de spéculation, pour la viande, le lait ou le fromage. Dès lors on a commencé à l'engraisser d'une part, à le sélectionner de l'autre. Il ne s'est plus reproduit naturellement. L'homme préside aux accouplements de son étable. C'est devenu une opération très importante dans la vie rurale. Ainsi l'homme a été amené peu à peu à diriger à son gré la reproduction animale et, par conséquent, à considérer la génération comme une technique, à l'instar des autres techniques d'une ferme moderne. N'y a-t-il pas eu contagion de l'animal à l'homme? L'habitude de

régler la vie animale n'a-t-elle pas gagné le couple humain? ou plutôt la sélection des espèces ne traduit-elle pas ce même sentiment d'utilisation rationnelle du monde qui conduit à régler l'instinct sexuel dans les rapports conjugaux⁶?

Comment imposer une limite à un processus qui a de telles racines dans le passé et qui semble coïncider parfaitement avec les mentalités actuelles?

Il ne faut pas non plus sous-estimer l'importance de la contagion psychologique entre les attitudes vis-à-vis des animaux et l'attitude vis-à-vis des humains. Certes la capacité que les êtres humains ont de s'abstraire de certaines de leurs activités est grande. Un fabricant de cœurs artificiels ou un expert en vivisection peuvent très bien être des amants tendres et des pères compatissants. Mais une telle dissociation peut-elle se perpétuer pendant des siècles à l'échelle de toute une civilisation? Comment pourrions-nous avoir constamment sous les yeux le spectacle d'une reproduction animale entièrement rationalisée sans en être un jour marqués au point que nos attitudes vis-à-vis des humains s'en ressentent? Comment concevoir que notre imaginaire et notre inconscient puissent être divisés au point que nous ayons une vision totalement mécaniste d'une partie de la vie, de la biosphère, et une vision totalement organique de l'autre?

Keith Thomas démontre en tout cas le contraire dans le grand ouvrage que nous avons déjà cité. Et une telle démonstration était-elle vraiment nécessaire? N'est-il pas évident qu'il y a un lien non seulement entre les animaux et les hommes mais aussi entre le règne animal et le règne végétal? La chose en tout cas était évidente pour l'auteur du récit sur le Paradis terrestre, comme nous le rappelle Thomas au début de son livre. Il n'a ensuite aucune difficulté à convaincre son lecteur que les mœurs à l'égard des animaux ne pouvaient s'adoucir sans qu'au même moment apparaisse un amour désintéressé des arbres et des fleurs.

*Adoucir
les mœurs*

La passion pour le jardinage a aussi son importance comme indice de l'attitude non utilisatrice à l'égard du monde naturel dont l'apparition forme le thème de ce livre. Le jardin potager et le jardin de fleurs représentent deux manières de cultiver le sol qui sont en opposition fondamentale. Dans l'une, la nature était pour l'homme un moyen de subsistance; ses produits étaient faits pour être mangés. Dans l'autre, les hommes cherchaient à créer ordre et satisfaction esthétique et témoignaient du respect pour les espèces qu'ils cultivaient⁷.

Il ne fait aucun doute aux yeux de Keith Thomas que l'animal de compagnie est à l'animal utilitaire ce que le jardin de fleurs est au potager et que c'est une seule et même évolution des mentalités qui a amené un adoucissement des mœurs dans l'un et l'autre cas.

Une remarque d'Ellenberger résume éloquemment la question du lien entre les attitudes vis-à-vis des animaux et les attitudes vis-à-vis des humains:

L'histoire de la vivisection révèle une remarquable coïncidence entre les époques où elle a été pratiquée chez l'animal et chez l'homme. Au deuxième siècle de notre ère, par exemple, Galien faisait des expériences sur le singe; à la même époque Érasistrate à Alexandrie faisait des expériences sur les condamnés à mort⁸.

- Notes
1. Gena Corea, *The Mother Machine*, New York, Harper and Row, 1985, p. 81.
 2. Guy Durand, *Quel avenir? Les enjeux de la manipulation de l'homme*, Montréal, Leméac, 1978, p. 92.
 3. *Ibid.*
 4. K.J. Betteridge, W.A. King, L. Picard, *La Presse*, lundi 15 avril 1985.
 5. Alain Janaud, «La bébémétique», *Autrement*, n° 72, septembre 1985.
 6. Philippe Ariès, *Histoire des populations françaises*, Paris, Seuil, 1971, p. 369.
 7. K. Thomas, *op. cit.*, p. 216, p. 149-150.
 8. H.F. Ellenberger, *op. cit.*, p. 61.

L'eugénisme

Collectif l'eugénisme était une horreur, individualisé on dirait qu'il prend du chic.
Francine Mackensie, présidente du Conseil du statut de la femme du Québec

C'est pourtant dans cette Angleterre sensible que l'eugénisme apparaîtra. Ce mot qui vient du grec *eu* (bien) et *gennân* (engendrer) signifie littéralement bien naître. Il fut employé pour la première fois dans ce sens par un cousin de Charles Darwin, le psychologue et physiologiste anglais Francis Galton. On note avec intérêt qu'avant de forger le mot *eugenics* Galton utilisait le mot *viriculture* pour désigner la «science» qu'il avait fondée. La pratique correspondante remonte toutefois aux Spartiates, qui éliminaient les enfants mal conformés. Platon lui-même a élaboré un programme de mariage eugénique. Plus tard, Thomas More et Campanella se préoccupèrent du problème. En 1779, un médecin allemand, J. Peter, propose des mariages eugéniques dans son *Système complet de police médicale*.

Les origines de l'eugénisme moderne, scientifique, ne sont donc pas allemandes, comme plusieurs sont portés à le croire, en raison de la publicité ayant entouré les pratiques nazies, mais anglo-saxonnes. On verra que dans ce cas, comme dans bien d'autres, les

Nazis n'ont fait qu'appliquer, en les déformant jusqu'à l'horreur, des théories forgées ailleurs. On verra aussi, et cela est capital pour notre propos, que c'est dans le monde anglo-saxon, où la tradition démocratique le mettait à l'abri de tout excès, que l'eugénisme a continué de se développer.

Galton, comme Darwin, avait admiré la façon dont les horticulteurs amélioraient leurs plantes et les éleveurs leurs troupeaux. Il voulait fonder une science nouvelle destinée à permettre une amélioration comparable des lignées humaines en donnant «aux races et aux lignées les mieux adaptées une meilleure chance de s'imposer par rapport aux moins adaptées».

*Le racisme
anglais*

À l'origine, la méthode des horticulteurs et des éleveurs était très simple. Elle consistait à repérer les individus présentant les meilleures performances et à les faire se reproduire entre eux. À l'aide d'une vaste enquête sur des personnages appartenant à l'élite sociale (juges, hommes d'État, artistes, scientifiques), Galton entreprit d'abord de démontrer que les individus les plus doués avaient des affinités biologiques manifestes. On conçoit facilement qu'il n'ait eu aucune difficulté à démontrer que les familles des classes supérieures produisaient en moyenne plus de personnages marquants que celles des classes inférieures; mais il parvint aussi à repérer de fortes concentrations de grands hommes dans des lignées particulières, celles d'Érasme et de Darwin, par exemple. Il put donc prétendre avoir trouvé un fondement scientifique à sa vision hiérarchique de la société et des races. Galton nous amène ainsi tacitement à la conclusion que la pyramide sociale était et devait être dominée par l'élite biologique, que la pyramide raciale était et devait être dominée par les Blancs, au sommet desquels se trouvaient les Nordiques. Mais déjà un siècle auparavant, le racisme anglais était bien développé.

C'est en cette année-là, écrit Keith Thomas, que Charles White, un chirurgien de Manchester, s'inspirant

des recherches de l'anatomiste hollandais Peter Camper, analysa «la gradation régulière qui, de l'Européen blanc, descend par toute l'espèce humaine jusqu'à la création brute, d'où il apparaît qu'en ces détails par lesquels l'humanité dépasse les brutes, les Européens dépassent les Africains»¹.

Il faut insister sur l'importance que Galton attachait aux apparences scientifiques de sa théorie. Dans un de ses principaux ouvrages, *Inquiries on the Human Faculty*, il recourt à une méthode rigoureuse, aux mathématiques et fait aussi de larges emprunts à la biologie, à la psychologie, à l'anthropologie, à la démographie.

Ainsi poussées par le vent du progrès, les théories eugéniques se répandirent rapidement, en Angleterre d'abord, où, sur les conseils de Galton, on fonda, en 1907, le National Eugenics Education Society qui avait pour but d'assurer la promotion des idées eugéniques. Le mouvement essaima bientôt dans toute l'Angleterre, puis jusqu'en Australie. Aux États-Unis, on fonda la Galton Society, laquelle tint ses réunions à l'American Museum of Natural History. Des petits groupes d'adeptes se formèrent un peu partout à travers l'Amérique (à Chicago, St-Louis, en Californie, etc., jusqu'à ce que soit créée, en 1923, sous l'impulsion de personnages comme Charles B. Davenport, Alexander Graham Bell et Luther Burbank, l'American Eugenics Society, avec des branches dans 29 États.

Il ne s'agissait pas d'un mouvement marginal. Une morale si séduisante pour une certaine caste et une certaine race devenait irrésistible dès lors qu'elle se présentait sous le couvert de la science. Comment, par exemple, résister à la tentation d'y recourir pour dissiper les inquiétudes que l'immigration suscitait dans le public. C'est ainsi que Calvin Coolidge, alors qu'il était vice-président des États-Unis, a été amené à faire cette déclaration publique: «L'Amérique doit demeurer américaine. Des lois biologiques montrent que les

*Les théories
eugéniques
se répandent*

Nordiques se détériorent quand ils sont croisés avec d'autres races².»

*Immigration
Restriction
Act*

Une fois devenu président, Coolidge s'empressa de signer, en avril 1924, une loi adoptée avec une écrasante majorité: l'Immigration Restriction Act qui limitait, en pourcentage, l'entrée aux U.S.A. en 1927 aux seuls étrangers dont les origines raciales correspondaient au recensement de 1890. Au moment où cette loi raciste fut votée, Hitler était à peine connu en Allemagne.

Au cours des trente premières années du vingtième siècle, les adeptes de la théorie galtonienne furent nombreux, fervents et souvent illustres: Havelock Ellis, George-Bernard Shaw et Leonard Darwin (fils aîné de Charles) en Angleterre, et aux États-Unis, F. Scott-Fitzgerald, George Eastman et Theodor Roosevelt, pour n'en nommer que quelques-uns.

Pendant tout ce temps la doctrine morale de l'eugénisme continuait de faire bon ménage avec la science. On considéra par exemple que les travaux de Thomas A. Morgan sur la mouche drosophile, travaux qui aboutirent à la théorie chromosomique de l'hérédité, constituaient une confirmation de la théorie eugénique.

Controverse

Les caractères précis en fonction desquels il fallait opérer la sélection demeuraient sujets à controverse. Fallait-il par exemple mettre l'accent sur la force physique, sur les capacités intellectuelles ou sur les aptitudes psychologiques?

Le quotient intellectuel devait s'imposer comme le critère par excellence. Il correspondait au culte dominant, celui de la science, et il était mesurable, commode, aussi commode que le taux de matière grasse dans l'industrie laitière.

*Apparition
du Q.I.*

C'est le psychologue Harry H. Goddard qui, en 1908, introduisit en Amérique le test Binet-Simon qui

fournissait selon lui une mesure directe et quantitative de l'intelligence. En 1916, Lewis Terman procéda à la révision des tests Binet-Simon et introduisit pour de bon dans le vocabulaire de la psychologie la notion de Q.I., qui avait été créée en 1912 par le psychologue allemand William Stern.

La guerre de 1914-1918 permit à cette branche de la psychologie de s'imposer. En 1917, un groupe de psychologues, dont Goddard faisait partie, fut formé pour appliquer les tests de Q.I. aux recrues de l'armée américaine. L'un des membres de ce groupe, Carl Brigham, publia ensuite un ouvrage *A Study of American Intelligence*³, où il soutenait que les résultats des tests tendaient à démontrer que les races alpines et méditerranéennes étaient nettement inférieures à la race nordique. Il prétendit aussi, ce qui devint un lieu commun de la littérature sur le sujet, que l'intelligence moyenne des immigrants déclinait et que la proportion des déficients mentaux était particulièrement élevée chez les Noirs. Brigham situait l'âge mental du Noir autour de 10 ans et celui du Blanc autour de 13 ans. Il ne faisait aucun doute pour lui, et pour de nombreux autres psychologues de l'époque, que le niveau mental d'un individu était génétiquement déterminé.

Pouvait-on rêver d'un meilleur contexte pour faire voter des lois sur la stérilisation des déficients, des déviants et de certains malades? La première loi de ce genre fut votée en Indiana en 1907 et cet État fut imité par quinze autres au cours des dix années suivantes. Presque toutes les lois accordaient à l'État le pouvoir d'imposer la stérilisation aux criminels invétérés; dans plusieurs cas cette sanction pouvait s'étendre à des personnes condamnées pour offenses sexuelles, comme le viol. Étaient généralement visés aussi les épileptiques et les déficients mentaux. Une loi votée en Iowa en 1911 rendait facultative la stérilisation de ceux qui se trouvaient en institution pour toxicomanie, offenses sexuelles et épilepsie; la stérilisation devenait cepen-

*Stérilisation
des déficients*

dant obligatoire dans le cas de ceux qui avaient été condamnés deux fois pour délits sexuels ou, chose étonnante, qui avaient été trouvés coupables d'esclavage «blanc», ne fût-ce qu'une fois. En tout et pour tout, entre 1899 et 1935, il se fera plus 22 000 stérilisations de soi-disant déviants sociaux dans 28 États américains.

Dans la première moitié du présent siècle, l'eugénisme était donc bien implanté en Angleterre et aux États-Unis, mais alors qu'il était plutôt élitiste dans le premier cas, il était avant tout raciste dans le second. Les eugénistes anglais étaient surtout préoccupés par le maintien de la pyramide sociale tandis que leurs homologues américains avaient pour premier objectif d'empêcher l'immigration de porter atteinte à la qualité de la race.

*L'élitisme
et le racisme
découlent
de l'eugénisme*

Faut-il rappeler que l'eugénisme est indissociable de l'élitisme au sens péjoratif du terme, de même que du racisme? Si on se donne du mal pour favoriser les croisements qui donneront des êtres plus utiles et plus rentables que la moyenne, ne va-t-il pas ensuite de soi qu'on accorde à ces êtres une éducation spéciale et des moyens d'action extraordinaires? Et un groupe humain qui aurait longtemps pratiqué une telle politique n'en viendrait-il pas à se persuader qu'il constitue une race supérieure? Avant la seconde grande guerre, alors qu'ils n'avaient pas à se disculper à l'avance de l'accusation de fascisme, les eugénistes ne se gênaient d'ailleurs pas pour étaler leurs préjugés racistes.

Dans les écrits de Galton, le mot race désigne tantôt l'idée courante, issue des classifications de Linné: les Blancs, les Noirs, les Jaunes, etc., tantôt un groupe donné: la race anglaise. Il y a hiérarchie dans un cas comme dans l'autre. La race blanche est au sommet du premier groupe. C'est le racisme inter-ethnique; à l'intérieur de la race blanche ce sont les Nordiques qui occupent le sommet de la pyramide. C'est le racisme intra-ethnique. Les critères sont les mêmes dans les

deux cas: intelligence, créativité, force physique, santé.

Ces critères s'appliquent à toutes les formes d'eugénisme, c'est-à-dire aussi bien dans le cas de l'élitisme que dans celui du racisme, qui n'est rien d'autre que l'élitisme à l'échelle des groupes.

En tant que doctrine morale et politique, l'eugénisme aura d'autant plus de succès qu'il pourra être présenté sous deux aspects en apparence opposés: l'eugénisme positif et l'eugénisme négatif. Ceux qui pratiqueront l'eugénisme positif auront ainsi un excellent prétexte pour se désolidariser de ceux qui pratiqueront l'eugénisme négatif.

L'eugénisme positif est calqué directement sur celui des éleveurs: il vise d'abord à l'amélioration d'individus qui étaient déjà normaux au point de départ. Les recherches faites pour dépister et prévenir les maladies héréditaires telles que le syndrome de Down (le mongolisme), sont un bel exemple d'eugénisme positif. Par de telles recherches on veut éviter que ne tarissent les sources de beauté, de force et d'intelligence. Les finalités de ce genre ont toujours beaucoup de succès auprès du public.

*Eugénisme
positif*

Les lois américaines sur la stérilisation et l'immigration sont, à l'opposé, de parfaits exemples d'eugénisme négatif. Peut-on vraiment dissocier ce dernier de l'eugénisme positif? Dans l'élevage industriel les efforts faits en vue de l'amélioration des troupeaux ne conduisent-ils pas fatalement à l'élimination tranquille des individus les moins rentables? Dans un article de *La Recherche* l'épistémologue français Pierre Thuillier a réhabilité le bon sens en cette matière:

*Eugénisme
négatif*

... «il est essentiel de voir la liaison intime qui existe entre l'eugénisme positif et l'eugénisme négatif». De «bonnes» races ou de «bons» gènes, un contraste inéluctable fait apparaître de «mauvais» individus, de «mauvaises» races, de «mauvais» gènes⁴.

Jusqu'ici tous les exemples d'eugénisme que nous avons donnés se situaient avant la seconde guerre mondiale. Cette guerre divise l'histoire de l'eugénisme en deux périodes en apparence radicalement différentes l'une de l'autre.

C'est le 14 juillet 1933, 16 ans après la loi d'Indiana, que fut votée en Allemagne la loi dite de la stérilisation eugénique, qui prévoyait la stérilisation de tout individu porteur de tares «héréditaires», comme celles de la déficience mentale, de la schizophrénie, de l'épilepsie, de la toxicomanie. Le conseiller au ministère de l'Intérieur qui avait conçu la loi en expliqua ainsi le bien-fondé devant un groupe de correspondants étrangers: «Nous voulons prévenir... un empoisonnement de la race. Nous allons au-delà de l'amitié entre voisins; nous l'étendons aux générations futures. C'est en cela que réside la grande valeur éthique et la justification de cette loi⁵.»

Cette déclaration suscita divers commentaires aux États-Unis, dont celui du docteur Joseph S. DeJarnette qui, en 1934, pressait le gouvernement américain de renforcer encore sa loi sur la stérilisation: «The Germans are beating us at our own game⁶.»

Les discours de ce genre paraissaient tout aussi normaux en Angleterre. Dans une étude sur le paupérisme du East End londonien⁷, Lidbetter écrivait en 1933: «Le sommet de la civilisation est aussi un sommet biologique... Ce qui est nécessaire aujourd'hui c'est de porter attention à la reproduction et à son contrôle.»

En matière d'eugénisme, les Nazis n'ont donc rien inventé et ils n'ont pas non plus fait cavaliers seuls. Outre les États-Unis, de nombreux États avaient une politique eugénique, notamment la Suède, la Norvège, la Suisse et le Canada. Au cours des années trente, ce dernier pays n'accueillit que 5 000 immigrants juifs contre 250 000 aux États-Unis. C'est par leurs excès dans l'application de leurs politiques, non par ces politiques elles-mêmes, que les Nazis se sont distingués. En

1939, 375 000 personnes avaient été stérilisées en Allemagne, parmi lesquelles 200 000 faibles d'esprit, 73 000 schizophrènes et près de 30 000 alcooliques⁸.

Le procès de Nuremberg permit à l'humanité entière de mesurer avec horreur l'ampleur de ces excès. Il s'ensuivit une réprobation telle de l'eugénisme que, pendant de nombreuses années, on put croire que ce phénomène appartenait à un passé complètement révolu. C'était une illusion. La cause profonde du phénomène, découlant du mythe du progrès, de la volonté de faire de la terre un paradis, n'avait pas disparu. Elle avait au contraire été renforcée par la prospérité de l'après-guerre.

L'épisode nazi n'aura finalement été pour l'eugénisme qu'une épreuve dont il devait sortir plus fort et plus insidieux, plus apte à s'imposer à long terme dans les cultures les plus diverses. Le nazisme a en effet mis en relief, les exposant ainsi à une critique facile, les aspects les plus faibles et les plus spectaculaires de la doctrine eugénique: la prétention à la science, à une haute moralité et un racisme naïf et passionné.

La rigueur dont Francis Galton fit preuve dans ses écrits sur l'eugénisme fait sourire tout le monde aujourd'hui. Ruffié résume bien le sentiment de la communauté scientifique à ce sujet quand il écrit, à propos de la race aryenne:

Génétiquement appauvrie, cette «race de seigneurs» serait devenue très vite une race de débiles, vouée à une déchéance rapide. En pratiquant cette politique le national-socialisme aurait conduit l'Allemagne au suicide biologique⁹.

Le génocide des Juifs se trouve par là privé de tout fondement scientifique. Quant à la haute moralité que certains pouvaient voir dans cette forme d'eugénisme, il aura suffi d'étaler les crimes commis en son nom à Nuremberg pour démontrer qu'il s'agissait plutôt de la pire forme que peut prendre le mal: la systématisation, le totalitarisme. «Le meilleur moyen de faire de la terre

*Le procès de
Nuremberg*

un enfer, disait Lord Acton, c'est de vouloir en faire un paradis.»

La cause profonde de l'eugénisme, la volonté précisément de faire de la terre un paradis, n'ayant pas disparu, il fallait donc s'attendre à ce que, après une période de latence, l'eugénisme resurgisse plus fort. Il a effectivement resurgi. On ne peut plus en douter.

Est-il plus fort qu'en 1933? Il a en tout cas de moins en moins honte de lui-même. La phase de la discrétion semble tirer à sa fin, d'une part parce que n'ayant connu les horreurs nazies qu'indirectement, les jeunes générations sont moins sensibles que les précédentes aux dangers de la recherche de la perfection biologique, et d'autre part parce que la plupart des pays riches se trouvent aujourd'hui dans une situation comparable à celle où se trouvait l'Allemagne des années 20 et 30. Quant au manque de curiosité du public pour les recherches biologiques, on peut présumer, ne serait-ce qu'en raison du nombre des nouvelles découvertes qui se font chaque année, qu'il est encore plus inquiétant aujourd'hui que dans les années trente.

*Le nazisme
et l'État-
providence*

Un regard neuf sur cette période de l'histoire, les années trente en Allemagne, pourrait sans doute nous aider à prévenir certains maux qui paraissent de plus en plus inéluctables. L'Allemagne s'était donné un État-providence plus d'un demi-siècle avant les autres pays occidentaux. C'est en 1883 en effet que Bismarck, sous l'influence de Virchow et du parti socialiste, fit voter sa célèbre loi d'assurance-maladie, créant ainsi le premier État-providence.

Le régime nazi fut-il une conséquence de cet État-providence? Sans prétendre répondre ici à cette immense question, nous pouvons au moins profiter de l'occasion pour envisager l'hypothèse qu'un certain excès dans les mesures sociales ait pu provoquer, par réaction, un excès symétrique dans les mesures biologiques.

Dès lors qu'on a adhéré au mythe du progrès, qu'on croit possible d'améliorer indéfiniment la condition humaine par la raison, dès lors donc qu'on a entrepris de faire le paradis sur terre, n'est-on pas réduit à osciller entre ces deux grands leviers que sont d'une part les mécanismes sociaux, et d'autre part les mécanismes biologiques? Le progrès qu'on n'aura pas obtenu en réduisant les inégalités sociales, ne sera-t-on pas tenté de l'obtenir en supprimant les individus biologiquement indésirables, ou en les empêchant de se multiplier?

Il vaut la peine de s'arrêter à une telle hypothèse générale, non certes, répétons-le, pour en tirer une clef de l'histoire, mais pour pouvoir prévenir certains retours catastrophiques du balancier.

Vue sous cet angle, l'histoire du système de santé allemand devient très instructive. L'assurance-maladie votée en 1883 finit par coûter bien vite très cher, trop cher. Les dettes de guerres et la crise rendirent cette situation intolérable à la classe moyenne qui était d'autre part durement touchée par le chômage. On peut aussi supposer que cette classe moyenne, malgré tous ses malheurs mieux éduquée que le prolétariat, avait le sentiment d'assumer plus que sa part du fardeau de l'assurance-maladie. N'est-ce pas là le terrain idéal pour une idéologie consistant, pour l'essentiel, à faire passer l'action sur les mécanismes biologiques au premier plan et l'action sur les mécanismes sociaux au second?

Il n'est en tout cas pas du tout étonnant que ce soit ces mêmes classes moyennes qui aient fait la force du parti nazi. Dans son histoire sociale du troisième Reich, Richard Grundberger explique la chose ainsi:

Durant le boom des années 25-26, quand, à en juger par les critères sociaux et ceux de l'emploi, 25 millions d'Allemands appartenaient au prolétariat, pas moins de 45 millions de personnes (les 3/4 de la population) vivaient avec des revenus de prolétaires¹⁰.

*La maladie
coûte cher*

Sans prétendre que la critique dont les systèmes de santé sont l'objet partout en Occident depuis quelques années peut être assimilée à celle des années trente en Allemagne, on peut faire un certain nombre de rapprochements intéressants entre ces deux époques.

On observe actuellement une résurgence de l'eugénisme dans le sillage de la biosociologie et des récentes découvertes en génétique. Il est évident qu'aujourd'hui au Canada ou en France, comme hier en Allemagne, ces pratiques seront bien perçues par le citoyen moyen dans la mesure où il y verra un moyen légitime de réduire les coûts de la santé et par là son fardeau fiscal. Ce contribuable fera bon accueil à tous les discours sur la promotion de la santé, sur la prise en charge de soi par soi, sur le pouvoir guérisseur de la nature de telle sorte que si un généticien lui promet de prévenir à peu de frais des maladies très coûteuses, il encouragera sûrement ses recherches.

On aperçoit ici incidemment le rôle que jouent les médecines douces ou naturelles dans le transfert de l'accent du social au biologique. Dans ce cas également, la similitude entre l'Allemagne des années trente et l'ensemble de l'Occident actuel est frappante.

«Notre idéal est que le médecin ne soigne pas seulement des maladies, mais qu'il reste le secours et l'aide de chaque homme en bonne santé.» Ce n'est pas un ministre actuel de la santé qui parle ainsi, c'est le célèbre professeur Reiter, dans une conférence prononcée en Allemagne en 1937¹¹.

Et voici maintenant les 4^e, 5^e, 6^e et 7^e commandements de la santé proposés à la jeunesse hitlérienne par le docteur Klose:

4^e: mange souvent des légumes, des salades et des fruits crus bien lavés. Ils contiennent tous les principes nécessaires à la santé.

5^e: bois du jus de fruits. Évite le café et les excitants.

6^e: évite l'alcool et le tabac. Ce sont des poisons.

*Campagne
pour la santé*

7^e: pratique la culture physique, tu resteras toujours dynamique.

La philosophie de l'alimentation a été définie un peu plus précisément par le professeur Reiter, dans les termes suivants:

Combien les gens seraient plus résistants si, au lieu de courir chez le médecin quand ils sont malades, ils lui avaient demandé dix ou vingt ans auparavant: «Comment dois-je me nourrir?» Les vitamines étaient à la mode dans le paradis biologique d'alors, surtout la vitamine D parce qu'elle permettait de lutter contre le rachitisme¹².

La parenté entre ces discours et ceux qu'on lit ou entend actuellement est évidente. À partir de l'exemple allemand et de la comparaison avec les expériences subséquentes des autres pays occidentaux, on peut même dresser le tableau suivant, qui résume la logique inhérente à l'histoire des systèmes de santé:

1. La santé devient un droit de la personne, cessant d'être un bien que, dans son insondable et mystérieuse injustice, la Providence distribue inégalement. (Dans l'Allemagne de la fin du XIX^e siècle, le principal avocat de cette idée fut le biologiste et homme politique Rudolf Virchow, qui était lui-même très influencé par la grande philosophie allemande: Kant, Hegel, Marx. C'est le même Virchow qui dira de la médecine qu'elle est une science sociale. C'est le déterminisme social qui s'imposait à ce moment.)

2. La collectivité représentée par l'État devient responsable de la santé.

3. Cette responsabilité se traduit par une assurance-maladie pouvant prendre des formes diverses mais ayant toutes pour but d'assurer à chacun l'accès gratuit aux soins médicaux.

4. D'abord séduits par les avantages financiers du système et par son côté humanitaire, les médecins comprennent peu à peu qu'ils sont tombés sous la

En résumé

dépendance de l'État et se voient, avec un regret croissant, contraints d'accepter des règles bureaucratiques leur paraissant de plus en plus incompatibles avec la pratique de leur art.

5. Avec la complicité des médecins, qui y voient leur intérêt, les gens abusent des services qui leur sont offerts, renoncent à assumer leur part individuelle de responsabilité face à leur santé, ce qui entraîne un accroissement démesuré des coûts et une dégradation des services.

6. Pour redresser la situation, l'État se lance dans une fuite en avant par des programmes de médecine préventive, sociale, communautaire. Il accroît ainsi le coefficient d'hypocondrie et donc la demande de soins et de traitements.

7. La pratique médicale se vide peu à peu de son sens sous les contraintes qui continuent de s'accroître.

8. La génétique refait surface, faisant passer l'aspect social de la santé au second plan et rendant progressivement dérisoire la notion de droit à la santé. Que peut signifier ce droit pour celui qui est convaincu que l'avenir du corps est dans les chromosomes?

9. Longtemps refoulée par la rationalité étatique, technique et bureaucratique, la vie et sa spontanéité, son irrationalité, reprend ses droits. On redécouvre l'idée que c'est la nature et non l'art qui guérit. Des médecines parallèles, naturelles apparaissent; les médecines traditionnelles réapparaissent.

10. De plus en plus débordé, l'État parvient à faire inverser le sens de l'expression prise en charge. C'est le citoyen désormais qui se prendra lui-même en charge. Par sa propagande, l'État se trouve ainsi à fonder et à soutenir la liberté et le sens du risque des citoyens.

Nouvel eugénisme

Divers autres facteurs favorisent actuellement le développement d'un nouvel eugénisme, notamment les progrès récents en génétique et un certain retour aux

sources du libéralisme. Même si la science-fiction s'est bien vite emparée de ses promesses, nul ne peut nier que la génétique constitue désormais une science sérieuse, par comparaison du moins avec la science de l'hérédité que prétendait avoir fondée Galton. La découverte de la structure de l'ADN à la fin des années cinquante aura été pour cette discipline l'équivalent de la théorie de la gravitation pour la physique. On sait de plus en plus de choses précises sur les mécanismes de transmission de la vie et des caractères héréditaires. On dispose d'autre part de techniques perfectionnées pour mettre ces connaissances en application. Par rapport aux techniciens qui peuvent aujourd'hui produire des embryons *in vitro*, les médecins et les biologistes du temps d'Hitler font figure de sorciers maladroits.

Les progrès de la génétique ont permis de relativiser, en montrant la complexité, la plupart des phénomènes de transmission héréditaire; ils ont aussi permis de démythifier le concept de race¹³; mais ils ont du même coup, paradoxalement, créé de nouvelles conditions favorables à l'eugénisme. Les fous voulant créer une race pure ou saine par la stérilisation des indésirables ne sont plus à craindre. On ne les prendrait plus au sérieux. On peut donc considérer d'un bon œil les manipulations ponctuelles de gènes et d'embryons: elles apparaissent comme de simples mesures préventives.

Le libéralisme renaissant apporte sa propre légitimation à cette approche. Puisque les personnes qui choisissent les mères porteuses et les pères donneurs, ou qui décident d'éliminer un fœtus infirme, agissent sur une base strictement privée et individuelle, sans visée totalitaire apparente, de quel droit entraver leur liberté? Ne sont-ils pas des adultes consentants? C'est ainsi que l'idéologie néo-libérale pourrait jouer insidieusement le même rôle que l'idéologie nazie il y a cinquante ans. En s'acheminant vers la population parfaite via une accumulation de choix individuels présen-

Adultes libres et consentants

tés comme innocents, plutôt que sous la férule d'un État totalitaire, on gagne sur tous les tableaux. On évite le génocide et les stérilisations scandaleuses sans s'éloigner du but ultime.

*Eugénisme
sous forme
de dépistage*

Pour toutes ces raisons, l'eugénisme négatif a été abandonné mais l'eugénisme positif est en pleine vogue. On ne fait plus d'élimination ni de mutilations, mais on choisit soigneusement ses donneurs et ses porteuses; surtout, on déprogramme allègrement la naissance d'individus qu'on aurait ensuite été tenté d'éliminer si la nature avait suivi son cours. Cet étrange eugénisme positif, qui ne remue aucune des vieilles cendres du nazisme, prend le plus souvent la forme du dépistage. Aux États-Unis et en Angleterre, on situe entre 3 et 5% la proportion des nouveaux-nés atteints de troubles d'origine génétique. Aux États-Unis, 12% des admissions d'adultes à l'hôpital seraient imputables à des maladies d'origine génétique. Des désordres génétiques seraient aussi à l'origine de 15% des cas de déficience mentale.

Le dépistage de ces anomalies est désormais une pratique médicale courante. On peut le pratiquer de diverses manières, notamment par l'échographie, par l'amniocentèse, qui permet l'analyse des cellules fœtales. Les parents peuvent aussi se renseigner sur les risques de malformation d'origine génétique. Aux États-Unis, il existe à cette fin des centres de «genetic counseling».

Les examens les plus fréquents aboutissent souvent à l'avortement préventif, lequel constitue alors une forme non déguisée d'eugénisme.

D'autre part, nous avons nous-même évoqué les solutions eugéniques que les couples apportent spontanément au problème du choix des pères donneurs et des mères porteuses dans les cas d'insémination artificielle et de fécondation *in vitro*. Les solutions apportées spontanément par les médecins sont encore plus édifiantes. Où les médecins cherchent-ils d'abord des

donneurs? Parmi leurs pairs répond Gena Corea. Selon leurs propres mots «on peut présumer qu'ils ont une santé et une intelligence au-dessus de la moyenne¹⁴.»

C'est tout aussi spontanément que Robert K. Graham, le magnat des lunettes de plastique, a profité du climat intellectuel ambiant pour fonder en 1971 le Hermann J. Muller Repository for Germinal Choice, une banque de spermes spécialisée dans la conservation des gènes de prix Nobel. William Schocley, prix Nobel 1956 pour ses travaux sur les transistors, s'est affiché publiquement comme donneur. Le même William Schocley a suggéré de stériliser tous les individus ayant un quotient intellectuel inférieur à 100 et a soutenu que les programmes de bien-être social provoquent une évolution régressive, c'est-à-dire la reproduction disproportionnée des désavantagés génétiques.

Qui voudra croire, avec de tels exemples sous les yeux, que l'histoire de l'eugénisme s'est arrêtée le huit mai 1945?

1. K. Thomas, *op. cit.*, p. 135-136.

2. «America must be kept american. Biological laws show... that Nordics deteriorate when mixed with other races.» Daniel J. Kevles, *The Name of Eugenics*, New York, Alfred H. Knopf, 1985, p. 97.

3. Carl Brigham, *A Study of American Intelligence*, New York, Princeton University Press, 1923.

4. *La Recherche*, n° 155, mai 1984.

5. *Newsweek*, vol. 2, n° 2, août 1923, p. 12. *New York Times*, 22 janvier 1934, 9.6.

6. D.J. Kevles, *op. cit.*, p. 116.

Notes

7. Edward J. Arnold, *Heredity and the social problems groups*, New York, 1933.

8. Richard Grundberger, *A Social History of the Third Reich*, New York, Penguin Books, 1974, p. 288.

9. Jacques Ruffiè, *De la biologie à la culture*, Paris, Flammarion, 1983, tome 1, p. 180.

10. R. Grundberger, *op. cit.*, p. 19.

11. Yves Ternon et Socrate Helman, *Les médecins allemands et le national-socialisme*, Tournai, Casterman, 1973.

12. *Ibid.*

13. Ceux qui améliorent aujourd'hui la «race» des Holstein, mot qui paraît de plus en plus inapproprié, ne se soucient aucunement de croiser des individus qu'on pourrait qualifier de purs, c'est-à-dire homozygotes. On admet maintenant que dans les populations humaines la majorité des individus, quelle que soit leur origine, sont hétérozygotes, c'est-à-dire en termes eugénistes, non purs. L'idée d'une caste supérieure d'êtres humains qui se perpétueraient par des mariages internes paraît dénuée de tout fondement.

Le concept de race lui-même devient insaisissable à force de complexité. Les recherches de C. Lewontin montrent par exemple que les individus d'un même groupe diffèrent plus entre eux que le groupe comme tel ne diffère des autres groupes. À mesure que se poursuivent les études de ce genre, on acquiert la conviction que la structure de l'humanité n'est pas «raciale mais populationnelle».

Après avoir noté que c'est seulement les fréquences des gènes qui distinguent les populations, Albert Jacquart commente ainsi les conclusions de Lewontin: «Le résultat mis en évidence par Lewontin et Nei signifie que la distance biologique qui me sépare de M. Dupont est, en moyenne, inférieure d'un cinquième seulement aux distances qui me séparent de tel collègue généticien japonais ou hindou, ou de tel chasseur-cueilleur du désert d'Australie. Cette petite différence mérite-t-elle toute l'attention que depuis des siècles nous lui accordons?»

14. G. Corea, *op. cit.*, p. 20.

Deux scénarios

Mais puisque l'eugénisme semble devoir suivre son cours en dépit de l'indignation qu'il a provoquée à la suite de la seconde grande guerre, il faut en conclure qu'il rencontre de moins en moins d'obstacles dans la conscience de la majorité de nos contemporains.

À charge donc, pour ceux qui craignent le pire, de poursuivre son procès.

Nous avons vu précédemment selon quels critères se fait la sélection des vaches Holstein. On n'a pas en vue la pureté de la race, comme dans le cas des chiens bergers allemands, qui rappelaient quelque peu l'aristocratie prussienne. On ne songe qu'aux avantages commerciaux, et c'est pourquoi on met tout en œuvre pour obtenir le meilleur équilibre entre le poids et le taux de matière grasse. Quant à la vache elle-même, il suffit qu'elle soit rentable. Le maintien d'une certaine variété dans l'espèce, l'adaptation de l'animal à l'environnement, aucune de ces lois écologiques élémentaires n'est prise en considération. Ce faisant, on ne prend même pas en compte l'intérêt lointain des producteurs, qui pourraient être subitement ruinés si les Holstein, en raison de leur haut degré d'artificialité, étaient victimes d'une épidémie qui laisserait les autres espèces intactes.

Y a-t-il lieu de croire que les mêmes êtres humains seraient mieux avisés dans les choix concernant leur propre descendance? Le danger pourra venir de deux côtés, des individus ou de l'État, selon la formule que l'on choisira pour assurer le contrôle des nouvelles techniques de reproduction.

Le mythe d'Er

Examinons d'abord la première hypothèse, où le danger vient des individus parce qu'on s'en remet à leur libre choix, à l'économie de marché, pour assurer le développement et le contrôle des nouvelles techniques.

Problème de sexisme

Le choix du sexe de l'enfant, — appelé sexage chez les animaux, — qui sera sans doute possible dans un avenir assez rapproché, soulève déjà de graves problèmes dont il est notamment question dans le rapport Warnock:

Une majorité de couples pourraient être tentés d'avoir un fils comme premier enfant; un tel choix aurait des conséquences sociales importantes puisqu'il a déjà été prouvé que le premier rejeton est avantagé par rapport aux plus jeunes¹.

La lente montée des femmes dans l'échelle sociale ne serait-elle pas ainsi compromise?

Le dépistage des tares d'origine génétique soulève de nombreuses autres questions. Où s'arrêter dans l'élimination des mauvais gènes? Howard et Rifkin soulignent en effet qu'en 1977, 12 millions d'Américains étaient porteurs de maladies génétiques².

Permis de procréation?

Le dépistage dans ces conditions est une opération d'une incroyable envergure. Et qu'est-ce qu'un mauvais gène, qu'une anomalie génétique? Faut-il éliminer tout ce qui a été étiqueté comme tel? Auquel cas il faudrait déclencher une vaste campagne publique telle que chaque citoyen aurait à passer son examen génétique. À la limite, il faudrait obtenir un permis

pour procréer. Linus Pauling, prix Nobel de physiologie, et ensuite prix Nobel de la paix, avait-il une telle mesure en vue quand il recommandait «d'inscrire par tatouage sur le front de toute jeune personne un symbole indiquant son génotype³?»

Et que penser des demandes que fait naître la médecine du désir? Dans son numéro de janvier 1985, *Le Nouvel Observateur* fait état de plusieurs de ces demandes. En voici quelques exemples:

— Un couple veut concevoir jeune mais n'avoir l'enfant que plus tard. Il propose une fertilisation in vitro et la congélation de l'embryon jusqu'au moment propice.

— Un homme stérile souhaite qu'on insémine sa femme avec le sperme de ses quatre frères, mélangé dans le même bocal. Et que le meilleur gagne.

— Une lesbienne veut faire transplanter son ovocyte fécondé in vitro (avec le sperme d'un donneur) dans le ventre de sa compagne. «Nous serons mères toutes les deux.»

Comment la situation se présentera-t-elle donc lorsqu'il sera possible de choisir des qualités, des traits de caractère? Platon a répondu d'avance à cette question dans un texte de la République auquel la révolution biologique donne un caractère prophétique: le mythe d'Er⁴.

Er, l'arménien, est l'équivalent antique de tous ces voyants qui sont revenus du pays de la mort pour parler aux vivants de la vie après la vie. Son corps gisait, à demi putréfié, sur le champ de bataille où il était tombé dix jours plus tôt. On l'a ramené dans sa patrie pour lui faire une sépulture, mais au moment où on l'a mis sur le bûcher il a retrouvé ses sens. C'est alors qu'il a révélé, sur la vie avant et après la mort, des choses extraordinaires dont il fut le seul témoin.

Il a notamment raconté la grande cérémonie du choix des destinées. Pour bien comprendre ce récit, il faut savoir que Er croyait en la métempsychose, en la transmigration des âmes.

La médecine du désir

Des âmes de tous les âges et de toutes les conditions avaient été rassemblées dans une grande plaine. Certaines avaient déjà été unies à un corps d'homme sur terre, d'autres à un corps d'animal, d'autres enfin en étaient à leur première incarnation. Au début de la cérémonie une proclamation leur fut lue solennellement par la vierge Lachésis. Les âmes éphémères étaient invitées à choisir une nouvelle carrière. Il leur était clairement signifié qu'elles étaient responsables de leur choix: «Ce n'est pas un génie qui vous tirera au sort, c'est vous qui choisirez votre génie. Chacun est responsable de son choix, la divinité est hors de cause.»

Les sorts offerts étaient aussi variés que le consommateur le plus exigeant d'aujourd'hui pourrait le souhaiter:

Des vies d'hommes renommés soit pour la beauté de leur corps et de leur visage ou pour leur vigueur et leur force à la lutte, soit pour leur noblesse et les grandes qualités de leurs ancêtres. Il y avait aussi des vies d'hommes obscurs sous tous ces rapports et des vies de femmes de la même variété. Quant aux autres éléments de notre condition, ils étaient mélangés les uns avec les autres et avec la richesse et la pauvreté, avec la maladie, avec la santé; il y avait aussi des partages moyens entre ces extrêmes.

*La conquête
de l'avenir*

La bio-ingénierie ne nous permet pas encore de proposer aux parents un tel choix de la destinée de leurs enfants, mais les premières phases de ce grand projet de conquête de l'avenir ont déjà été réalisées avec succès. Il est déjà possible, par l'analyse du fœtus, de prévoir et de prévenir certaines maladies héréditaires, telles que l'hémophilie ou la dystrophie musculaire de Duchenne. On peut déjà prévoir le sexe de l'enfant, on pourra sans doute le choisir bientôt. La chose est déjà possible en laboratoire pour les animaux.

*Qui refermera
la boîte
de Pandore?*

La boîte de Pandore est déjà bien ouverte et comme, pour l'instant, il n'en sort aucun monstre, qui voudra la refermer? Il est donc probable que, vers l'an

2015, on sera dans une situation semblable à celle que décrit Platon. Il ne faut d'ailleurs pas craindre d'aller à la limite par l'imagination. C'est la seule façon de donner leur pleine portée aux choix faits aujourd'hui, d'en faire des choix éthiques. Nul n'a mieux défini la perspective éthique que Kant, par cette formule: «Fais en sorte que tes maximes soient telles que tu puisses en accepter toutes les conséquences.» Pour pouvoir refuser ou accepter des conséquences, il faut d'abord les prévoir, en recourant à l'imagination si nécessaire. Considéré sous cet angle, un romancier futuriste comme Huxley compte parmi les grands moralistes de notre époque.

Certes il faut éviter de faire de la mauvaise vulgarisation en présentant comme déjà accomplis des progrès qui sont de l'ordre de la science-fiction. P.B. et J.S. Medawar, les auteurs du dictionnaire philosophique de la biologie, ont raison de dénoncer les écrits où l'on présente comme une forme de «clonage» une opération, pour l'instant impossible, consistant à produire le double d'un adulte à partir de l'une de ses cellules⁵.

Cela dit, une fois qu'on a bien repéré les frontières du déjà possible, on a non seulement le droit, mais le devoir d'imaginer les développements probables. Par leur façon de ramener à la mesure les journalistes et certains de leurs collègues, des savants particulièrement rigoureux, comme Stephen Jay Gould, peuvent intimider ceux qui, pour rendre l'éthique possible, s'efforcent d'imaginer l'avenir. Cette critique vise en réalité les progressistes superficiels qui chantent les derniers exploits de la technique avec d'autant plus d'empressement qu'il ne leur vient pas à l'idée qu'il faudrait d'abord en prévoir et en assumer les conséquences.

Transportons-nous donc en l'an 2015. On pourra sans doute y lire et y entendre des reportages comme celui-ci, du moins si aucune décision n'est prise d'ici là pour mettre un frein au développement de la bio-ingénierie:

*Prévoir les
conséquences*

La gynécologie a connu des progrès prodigieux depuis le jour où une forte proportion des mères mouraient en couches tandis que de nombreux enfants ne survivaient que quelques jours ou gardaient des séquelles graves des hasards de leur conception. L'étape décisive vers la situation que nous connaissons maintenant a été franchie lorsque, pour la première fois, des parents ont pu choisir le sexe de leurs enfants. Quelques mois plus tard, ils pouvaient choisir la couleur des yeux. Aujourd'hui les gènes n'ont plus de secret pour nos savants. À son arrivée dans la salle d'attente du gynécologue, chaque client reçoit un catalogue dans lequel sont présentés les 2 000 gènes, dont on connaît désormais la fonction: le gène de croissance, celui des mathématiques, celui de l'agressivité, celui de la couleur de la peau, celui de la beauté, celui des rides, celui de la séduction, etc. Le ou les futurs parents doivent faire la combinaison la plus heureuse, en acceptant, cela va de soi, toutes les conséquences de leur choix. Tout n'est pas compatible avec tout. Par exemple, s'ils choisissent le gène de la croissance, leur rejeton sera un géant, mais ce géant ne sera peut-être pas séduisant. Les incompatibilités sont toutefois clairement indiquées. Les futurs parents peuvent en outre trouver dans le catalogue des histoires de vies correspondant à tel ou tel ensemble de caractéristiques. Ils ont d'autre part à leur disposition une multitude de cassettes vidéo qui leur permettent de voir ces vies presque comme s'ils les vivaient eux-mêmes.

Les parents placés dans des conditions si favorables feraient-ils nécessairement de bons choix?

On doit répondre par la négative, du moins si l'on fait l'hypothèse que les hommes d'aujourd'hui ressemblent à ceux du temps de Platon. Que dit Er en effet sur la façon dont les âmes choisirent leur destinée et sur la vie qu'elles eurent ensuite? Voici le mot à mot du texte:

Celui à qui était échu le premier sort, s'avançant aussitôt, choisit la plus grande tyrannie, et, emporté par l'imprudence et par une avidité gloutonne, il la prit sans avoir examiné suffisamment toutes les conséquences de son choix. Il ne vit pas que son lot le desti-

nait à manger ses propres enfants et à d'autres horreurs; mais quand il l'eut examiné à loisir, il se frappa la poitrine et se lamenta d'avoir ainsi choisi, sans se souvenir des avertissements de l'hiérophante; car au lieu de s'accuser lui-même de ses maux, il s'en prenait à la fortune, aux démons, à tout plutôt qu'à lui-même.

On pourrait croire que les autres âmes ont attendu de voir la réaction de la première avant de faire leur propre choix. C'est mal connaître les lois du désir. La plupart agirent avec la même précipitation.

C'était disait Er un spectacle curieux de voir de quelle manière les différentes âmes choisissaient leur vie: rien de plus pitoyable, de plus ridicule, de plus étrange; la plupart en effet n'étaient guidées dans leur choix que par les habitudes de leur vie antérieure. Il avait vu, disait-il, l'âme d'Orphée choisir la vie d'un cygne, parce qu'il ne voulait pas, par haine des femmes qui l'avaient mis à mort, naître du sein d'une femme.

Les autres exemples donnés sont du même genre. Ils rappellent étrangement les choix que les gens font après avoir gagné à la loterie: ils se précipitent sur ce que dans leur existence antérieure, ils ont appris à considérer comme les signes du bonheur.

Seule l'âme d'Ulysse, à qui le hasard avait donné le dernier rang, fit un choix sage.

Soulagée de l'ambition par ses épreuves passées, elle alla, cherchant longtemps la vie d'un particulier étranger aux affaires; elle eut quelque peine à en trouver une, qui gisait dans un coin, dédaignée par les autres. En l'apercevant, elle dit qu'elle aurait fait le même choix si le sort l'eût désigné la première et elle s'empressa de le prendre.

Qui oserait prétendre que depuis le jour où cette histoire a été imaginée les hommes se sont assagis au point de tous ressembler à Ulysse plutôt qu'à ceux qui l'ont précédé? On peut donc affirmer que les généticiens risquent fort de se donner beaucoup de mal pour rien. Le jour où, après de longs et coûteux efforts cha-

*Se méfier
des signes
du bonheur*

*Heureux
qui comme
Ulysse...*

que gène aura été défini, en lui-même et dans ses rapports avec les autres, les hommes seront placés devant des possibles si nombreux et liés les uns aux autres de façon si complexe, qu'ils feront sans doute de plus mauvais choix que les âmes du mythe d'Er. Face au jeu des probabilités de tous genres, les gens se résoudront vite à prendre des décisions équivalant à des coups de dé. Un hasard analogue à celui de la loterie aura ainsi remplacé le mystère de la nature.

Le soldat absolu

Nous devons aussi nous demander ce qui arriverait si, en raison de l'imperfection des atomes qui la composent, la masse humaine était prise en charge par l'État, un peu comme les vaches Holstein sont prises en charge par les grands laboratoires de reproduction animale. De bons choix seraient sans doute possibles dans ces conditions.

*Précédent
de l'hitlérisme*

Paradoxalement, c'est précisément la qualité de ces choix qui devient source d'inquiétude dans ce cas. Il y a d'abord le précédent de l'hitlérisme, qu'il faut certes se garder de brandir à tout moment comme un épouvantail, mais qui n'en demeure pas moins une expérience limite à ne pas perdre de vue. Sur le strict plan de l'eugénisme, c'est-à-dire de l'amélioration de la race et de l'espèce, de nombreuses décisions qui furent ensuite reprochées aux médecins d'Hitler étaient peut-être bonnes.

*Créer des êtres
supérieurs*

Supposons donc que l'État, par le biais d'un Conseil supérieur de la reproduction, dont l'équivalent est proposé dans le rapport Warnock, exerce un contrôle rigoureux sur toutes les formes de manipulations d'embryons. Par exemple, tous ceux et celles qui ont un dossier médical un tant soit peu inquiétant seraient exclus de la corporation des donneurs de spermatozoïdes ou de celle des mères porteuses.

Un scénario semblable à celui qui a marqué l'histoire récente des Holstein devient tout à fait vraisem-

blable dans de telles conditions. Tout en satisfaisant les caprices anodins des parents, tout en leur permettant par exemple de choisir le sexe de leurs enfants, l'État accroîtrait progressivement son contrôle de façon à ce que la nation puisse prévoir un nombre idéal d'individus aptes à devenir soldats, policiers, médecins, travailleurs manuels, mannequins, etc. Bien entendu, on mettrait tout en œuvre, avec prudence, pour que les maladies héréditaires soient guéries à la racine; on renforcerait d'autre part les mécanismes naturels de défense de l'organisme, de telle sorte que les combats coûteux et incertains contre le cancer et les maladies cardiaques deviendraient choses du passé.

On éviterait cependant les interventions aux conséquences encore trop incertaines. La variété des services exigibles des divers groupes humains interdirait d'autre part de pousser trop loin l'homogénéisation des gènes.

Les peuples gérés de cette façon acquerraient vite une supériorité telle qu'ils auraient beaucoup de peine à renoncer à la tentation de la domination universelle. À quoi bon disposer des armes physiques, chimiques et biologiques les plus puissantes quand on est sur la voie de la dégénérescence? Mais à un peuple régénéré en possession des mêmes armes, tous les espoirs seraient permis, d'autant plus que les efforts de recherche faits en vue de cette régénérescence ne pourraient qu'avoir des retombées heureuses dans le domaine militaire. La principale faiblesse des grandes armées actuelles, qu'elles soient russes, américaines ou même chinoises, c'est l'abîme qui sépare les armes de ceux qui les manipulent. Les armes sont en effet le produit de la culture la plus avancée tandis que les soldats sont le produit d'une nature sauvage à peine tempérée par l'éducation. Un individu taré conçu au petit bonheur dans un motel de banlieue peut très bien, dans une armée moderne, avoir les armes les plus sophistiquées à sa disposition. Quel usage en fait-il? On peut en juger par la défaite américaine au Viêt-Nam et par la façon dont les

*Super-armes,
super-soldats*

Russes s'enlisent en Afghanistan. Il n'y a qu'une façon d'empêcher de tels échecs: fabriquer des soldats aussi perfectionnés que leurs armes.

Si la bio-ingénierie se chargeait de cette opération, les résultats ne tarderaient pas à se concrétiser. Avec la complicité efficace des médias, on prépare déjà les esprits à l'idée que seuls des êtres exceptionnels sont dignes d'accéder au contrôle des armes d'avant-garde. N'est-ce pas dans cette perspective qu'il faut interpréter la rhétorique entourant le choix des futurs cosmonautes, surtout dans les pays amis où on les recrute pour la première fois? Le premier canadien à s'élever dans l'espace, Marc Garneau, a été présenté, dans un véritable délire de propagande, comme un être parfait à tous égards. Si son sperme avait été mis en vente à ce moment, sa fortune était assurée. C'est lui que la Fédération des Commissions scolaires a choisi de présenter comme modèle à tous les enfants du Québec à l'ouverture des États généraux de l'éducation en avril 1986.

Mise en garde

Le biologiste Raymond Lambert, du Centre hospitalier de l'Université Laval, a cru nécessaire de formuler cette mise en garde, sur les ondes de Radio-Canada:

On va, dit-il, pouvoir produire les gens qui vont avoir toutes les caractéristiques voulues pour les vols interplanétaires, donc qui seront peut-être petits, résistants aux radiations... On sera capable de produire des gens en fonction des besoins de la société.

Derrière l'arsenal absolu, le soldat lui-même absolu!

Notes

1. Report of The Committee of Inquiry into Human Fertilisation and Embryology, London, Her Majesty's Stationery Office, July 1984, p. 51.
2. *La Recherche*, n° 155, mai 1984, p. 743.
3. *Ibid.*, p. 744.
4. Platon, *La République*, Livre X, p. 614-621.
5. P.B. et J.S. Medawar, *Aristotle to Zoos, a Philosophical dictionary of Biology*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1983, p. 59.

La volonté de voir

*Dans le nouveau monde du possible,
connaître fait déjà intervenir¹.*
Michel Serres

Quel que soit le crédit que nous soyons disposés à accorder aux projections dans l'avenir comme outils de réflexion, il est essentiel que nous sachions dans quelle direction nous voulons aller quand nous faisons des choix dont à prime abord les conséquences nous échappent.

Voici le cas d'une future mère qui, après plusieurs échographies, apprend que son enfant aura très probablement une malformation du crâne dont les conséquences seront vraisemblablement dramatiques pour lui. On a placé la mère devant l'alternative suivante: garder l'enfant avec tous les risques désormais à l'horizon ou accepter la proposition des médecins: l'avortement. On peut très bien imaginer une troisième hypothèse dans des circonstances semblables: une quelconque manipulation génétique ayant pour effet de corriger la malformation.

Dans le cas précis auquel nous songeons, la jeune femme a choisi l'avortement, mais en réalité le choix le plus important avait été fait avant. En demandant ou en acceptant l'échographie, la jeune femme ne se

condamnait-elle pas, sans le savoir, à accepter l'avortement le cas échéant?

Voir et prévoir

Tout procède de la volonté de voir et de prévoir. Pour pouvoir poser correctement le problème des manipulations génétiques, il faut d'abord instruire le procès des techniques de diagnostic et de pronostic. Si aucune limite ne semble devoir s'imposer dans le cas de ces techniques, comment pourra-t-on arrêter le processus en aval?

Revenons à l'exemple de la jeune femme enceinte. Elle a voulu l'enfant qu'elle porte, elle l'aime déjà, elle souhaite son bonheur. Le médecin, de son côté, ne demande qu'à l'aider à réaliser ses rêves. De part et d'autre, on voudra donc prendre le maximum de précautions et on s'empressera de recourir aux nouvelles techniques.

Oui, mais docteur, je suis opposée à la fois à l'avortement et aux manipulations de l'embryon. À quoi bon voir et prévoir dans ces conditions?

À la future mère qui tiendrait un tel langage, le médecin pourrait se sentir tenu de répondre:

Mais madame, vous n'êtes pas seule en cause. Il faut aussi penser à l'enfant et à la société qui, le cas échéant, devra prendre l'infirmité à sa charge. Et de toute façon, voir et prévoir ne vous engage à rien.

Choix de la mère

Cette série d'arguments emportera le plus souvent les dernières résistances de la mère sans qu'elle sache qu'elle vient de mettre la main dans un engrenage dont le contrôle lui échappera totalement. Quand elle aura vu de ses yeux l'ombre sur le crâne de son enfant, elle aura beaucoup de peine à se souvenir des promesses qu'elle se sera faites à elle-même. Entre l'avortement et une naissance sur laquelle pèsent de sombres pronostics, elle pourra toujours choisir la naissance. Mais si une troisième hypothèse lui permet d'espérer un enfant normal moyennant une manipulation génétique, elle n'a plus vraiment le choix. Le refus d'une

telle intervention équivaut à ses yeux et à ceux de son entourage à un acte criminel.

Si l'on estime devoir imposer en aval une limite à la volonté d'intervenir, il faut donc soit obtenir que le médecin ne traduise pas ce qu'il a vu en un diagnostic rendant l'exercice de la liberté impossible, soit limiter la volonté de voir. Les chances de faire apparaître la nécessité d'une limite sont toutefois bien minces dans ce cas. Dans la culture dominante actuelle, l'acte de voir est presque toujours dissocié de ce à quoi il engage. À la télévision, dans les cassettes vidéo, on présente des scènes de violence comme s'il était exclu que de telles images puissent être perçues par certains comme des invitations au crime. De la même manière, les gens les plus normaux peuvent prendre plaisir à regarder des films pervers: ce qu'ils voient alors ne semble pas être relié à ce qu'ils font en d'autres occasions.

Limiter la volonté de voir?

Qui donc voudrait demander à ces mêmes gens de refuser de voir des scènes innocentes de leur métabolisme? Voici à ce propos une anecdote étonnante. Nous sommes dans une salle de chirurgie où l'on procède à un examen cardiaque consistant à faire pénétrer une sonde dans les veines pour vérifier l'état des vaisseaux sanguins au voisinage du cœur. Pour accomplir cet exploit, devenu maintenant routinier, on pratique dans les veines de la cuisse une incision qui permet d'introduire ensuite le cathéter et de le pousser jusqu'au cœur. Pour que l'examen soit concluant, il faut toutefois que le cœur fonctionne normalement, ce qui signifie qu'on doit renoncer à l'anesthésie générale; on se limite en réalité à une anesthésie locale touchant le bas du corps.

Exemple du cathéter

Il faut savoir que lors de ces examens le progrès du cathéter dans l'organisme peut être suivi sur un écran. Comme le patient conserve toute sa conscience, il pourrait très bien assister au spectacle et vérifier de ses propres yeux si tel ou tel vaisseau est effectivement

bouché. On présume évidemment que personne ne tient à apprendre sa mort prochaine de cette façon et on bande les yeux du patient.

*Un embaumeur
intéressé*

Au grand étonnement des médecins et du personnel infirmier d'un hôpital de la région de Montréal, un patient a exigé récemment de pouvoir assister au pèlerinage du cathéter vers son cœur. Il a finalement obtenu gain de cause. «Je voulais voir», a-t-il raconté ensuite sur le ton passionné d'un amateur de cinéma à sensation. On aurait pu croire que la méfiance à l'égard des médecins était si forte en lui qu'elle faisait passer l'angoisse au second plan, mais ce n'était pas le cas. Ce malade, un homme dans la quarantaine, voulait voir pour le plaisir de voir. La peur n'était pas seulement tempérée par ce désir, elle semblait avoir disparu complètement. Devant le parfait sang froid du patient, les médecins qui, à juste titre, craignaient une défaillance, ont dû se rendre à cette évidence: ils avaient devant eux un être exceptionnel, une espèce de forme mutante. Ce voyeur d'avant-garde était aussi très loquace, profitant notamment des pauses-café de l'équipe traitante pour commenter le spectacle de son propre métabolisme. Les connaissances anatomiques dont il fit preuve étonnèrent les médecins au point qu'ils finirent par lui demander s'il n'avait pas étudié la médecine ou la biologie. Le patient fit durer le suspense jusqu'à la fin de l'examen, pour préciser alors qu'il était embaumeur de son métier.

Cette anecdote prend tout son sens quand on la situe dans l'histoire de la médecine moderne. Au début de cette médecine, à la Renaissance, voir était encore interdit même aux chercheurs: le corps étant considéré comme sacré, la dissection était sacrilège. Si le célèbre tableau de Rembrandt, la leçon d'anatomie, a une telle importance dans l'histoire de la médecine, et de l'humanité, c'est parce qu'il constitue une légitimation par l'art de l'acte de voir l'intérieur du corps. On connaît les autres grandes étapes de cette histoire de la vision du

corps: les rayons X et plus récemment les techniques révolutionnaires que l'informatique a rendu possibles: le «scanner», l'échographie, etc.

On conçoit facilement que dans cette odyssee de la vision des choses cachées du corps, le malade ait toujours eu quelque retard par rapport au médecin. La plupart de ceux qui subissent une intervention chirurgicale aujourd'hui n'ont encore qu'une image très vague des organes touchés en eux. C'est précisément pourquoi il faut considérer l'exploit de notre embaumeur comme un précédent significatif.

Comment serait-il possible d'imposer une limite à une curiosité ayant une telle histoire? Dans le cas de la gynécologie on peut faire apparaître un lien entre la volonté de voir et l'atteinte ultérieure à des valeurs morales jugées essentielles par plusieurs. S'il en était ainsi dans les autres secteurs de la médecine, on pourrait peut-être espérer faire reculer la volonté de voir sur tous les fronts, mais il n'en est pas ainsi. Une fois qu'on a triomphé des premiers tabous, à quel mal, par exemple, peut-on associer le fait d'observer le progrès d'un cathéter dans un vaisseau sanguin? L'apparente innocence de la vision dans la plupart des cas ne peut que contribuer à innocenter le regard gynécologique.

Le cas de la chirurgie aux ultra-sons pour l'enlèvement des pierres au rein est particulièrement intéressant à cet égard. Dans cette opération le spectacle est intégré à l'acte médical. Pendant que dans la piscine où il est confortablement immergé, le patient reçoit les bombardements du canon aux ultra-sons, il peut suivre sur un écran la lente érosion et enfin l'élimination de la pierre qui, hier encore, le faisait hurler de douleur.

Quand la vision du métabolisme reçoit ainsi, quotidiennement, une telle légitimation, il est bien difficile de la condamner dans d'autres domaines, sous prétexte que ses conséquences lointaines pourraient mettre en cause des valeurs fondamentales.

*Prospection,
inspection,
introspection*

Il faut noter en outre que la volonté de voir est la caractéristique première de notre rapport avec le monde. Trois mots de même racine résument ce rapport: prospection, inspection, introspection.

La prospection c'est le regard scrutant les entrailles de la terre, le fond de la mer, de même que les ultimes recoins de l'atome et du gène.

L'inspection, c'est le même regard tourné cette fois vers la société. Toutes les poches d'obscurité, qui sont aussi des zones d'autonomie, doivent disparaître sous le réflecteur de l'État.

Mais si la matière n'a plus de secret, si la société n'a plus de refuges, convient-il que la personne humaine conserve un mystère? L'introspection terminera ici le travail du regard: l'inconscient sera peu à peu ramené à la surface.

Voilà à quelle irrésistible tendance se heurterait celui qui voudrait enrayer l'eugénisme par une espèce d'éthique préventive consistant à imposer des limites aux techniques de diagnostic.

Note 1. B. Latour, *op. cit.*, p. 29.

Pourquoi une limite?

*La nature humaine, qui était autrefois
le principe directeur de l'activité humaine,
en est maintenant devenue le projet¹.*
David Roy

Les arguments en faveur d'une limite présentés au chapitre précédent renferment sans doute assez de vérité pour emporter l'adhésion des esprits libres, ou du moins pour les persuader de la nécessité d'un débat sur le nouvel eugénisme. Ils n'ont toutefois ni la force ni la solennité requise pour susciter un mouvement d'opinion capable d'inverser ce qui semble bien être le cours de l'histoire.

Derrière la volonté individuelle de prévenir les maladies héréditaires, comme derrière la tentation de fabriquer le soldat absolu, il y a un besoin, légitime en lui-même, et que tout tend à exacerber dans la civilisation actuelle: le besoin de sécurité.

Face à un tel besoin, l'argument le plus rationnel n'est d'aucun poids. Il est sans doute plus facile d'imposer une limite à la volonté de domination que de calmer le démon de l'insécurité. C'est d'ailleurs en combinant le besoin de sécurité des uns avec la volonté de domination des autres qu'on crée les conditions idéales pour le développement du pouvoir militaire; ce en quoi excellent les grandes puissances.

*Le besoin
de sécurité*

Il ne reste qu'une solution: démontrer que le besoin de sécurité, à mesure qu'il devient excessif, crée des conditions extérieures de moins en moins favorables à la sécurité elle-même. Le malade imaginaire n'en vient-il pas à aménager sa vie de telle sorte qu'il deviendra bientôt un malade réel? Mais ce sont là de nouveaux arguments rationnels qui ont encore moins d'influence sur les «insécurés» que les statistiques sur le cancer n'en ont sur les fumeurs.

Il vaut mieux s'efforcer de réveiller des mobiles positifs qui, de l'intérieur, pourraient faire échec au besoin de sécurité ou se substituer à lui. C'est l'objectif que s'est fixé Jeremy Rifkin dans un ouvrage audacieux et controversé sur la révolution biologique: *Algeny*.

L'Algénie

Le mot algénie a été forgé par un prix Nobel de biologie, le docteur Joshua Lederberg, aujourd'hui président de l'université Rockefeller. Faisant un rapprochement avec l'alchimie, qui ne désigne pas seulement une technique permettant de transformer les métaux en or, mais une vision globale du monde, Rifkin définit ainsi l'algénie:

Pouvoir de changer l'essence d'un être vivant en le faisant passer d'un état à un autre; plus spécifiquement, le pouvoir de régénérer (upgrading) des organismes existant et la création d'êtres entièrement nouveaux dans l'intention d'améliorer leur performance. Mais l'algénie est beaucoup plus que cela. Elle est l'effort fait par l'humanité pour donner une signification métaphysique à la relation technologique avec la nature qui est en train d'émerger... L'algéniste est l'ultime ingénieur, the ultimate ingeneer².

La thèse originale de Rifkin à ce propos c'est que l'algénie est aux techniques de la vie ce que l'alchimie est à celles du feu. À l'occasion de la crise du pétrole, l'humanité aurait pris l'un des grands virages de son

*Pyrotechnologie
à biotechnologie*

histoire: le passage de la pyrotechnologie à la biotechnologie et l'algénie aurait alors remplacé l'alchimie comme expression du rêve central de l'humanité.

Cette thèse séduisante paraît fondée. Depuis le jour où l'homme a forgé sa première arme à l'aide du feu jusqu'à celui où il a capté l'énergie de l'atome, il y a toujours eu un fond commun à toutes les techniques: la production de chaleur à partir d'un combustible produit par la biosphère. Et Rifkin n'a sans doute pas tort de considérer l'alchimie et ses variantes comme la constellation mentale la plus significative de cette longue époque.

Si la crise du pétrole a provoqué un tel choc dans l'humanité, c'est parce qu'elle a rendu évident à tous le fait que non seulement les combustibles nécessaires à la pyrotechnologie n'étaient pas renouvelables, mais que les réserves connues s'épuisaient rapidement. Il fallait songer à repartir sur une tout autre base.

Les progrès récents en informatique et en génétique avaient préparé cette base. Le traitement de l'information contenue dans l'ADN permettait d'espérer que le feu et les grossières machines qu'il activait puissent bientôt être relégués dans les musées. Pour se développer il ne manquait à ce savoir que les ressources financières appropriées. Elles lui furent accordées de façon non équivoque lors de la mise en vente des premières actions de la première compagnie de bio-ingénierie: Genentech. La fièvre qui s'est emparée ce jour-là de la Bourse de New York est un événement comparable à celui, perdu dans les origines de l'histoire, qui fit apparaître le feu comme un merveilleux moyen d'agir sur la matière.

Après quelques années de panique, tous les espoirs étaient de nouveau permis. Les applications prévisibles de la biotechnologie touchent 70% environ de l'activité économique. Et ce n'est pas tout. En plus d'être un substitut aux ressources non renouvelables, les nouveaux robots vivants réduisent les atteintes à

*Promesses
de l'ADN*

l'environnement. Quand, par exemple, on se sert de bactéries pour épurer le minerai de cuivre, plutôt que du feu, on élimine à la source l'une des principales causes des pluies acides.

Il y a, nous dit Rifkin, à la fois continuité et discontinuité entre l'ère du feu et celle des robots vivants. La réalisation du vieux rêve prométhéen se poursuit; simplement, au lieu de défier les dieux avec le feu qu'il leur a ravi, l'homme les imite en recréant la vie, ou sinon en la recréant du moins en lui donnant la forme qu'il a choisie.

Continuité donc, mais discontinuité aussi parce que le passage de la pyro à la biotechnologie ne pouvait que modifier radicalement la vision dominante du monde, que provoquer ce que certains appellent un changement de paradigme.

Réaction à la vivisection

Au centre de la vision pyrotechnologique du monde, il y avait Descartes et sa théorie du corps et de l'animal machine, théorie qui, en incitant les chercheurs à penser que l'animal n'est capable ni de plaisir ni de souffrance, servira bientôt de prétexte aux pires cruautés. La Fontaine, qui avait un tout autre rapport avec les animaux, a dénoncé énergiquement ces cruautés. Il fut ainsi en France l'un des pionniers de la lutte contre la vivisection. Dans *Le discours à Madame de Sablière* La Fontaine prend les cartésiens ainsi à partie:

Ils disent donc que la bête est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts:
Telle est la montre qui chemine,
À pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein:
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La première y meut la seconde,
Une troisième suit, elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens la bête est toute telle:
L'objet la frappe en un endroit;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous au voisin en porter la nouvelle;
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.

L'impression se fait, mais comment se fait-elle?

Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté:
L'animal se sent agité

De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.

Mais ce n'est point cela, ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'est autre chose³.

Darwin reprendra ensuite ce mécanisme pour en faire l'explication non seulement de l'évolution des espèces mais de l'histoire en général. Rappelons, ne serait-ce que pour mettre de nouveau en relief l'importance de l'attitude à l'égard des animaux, que c'est en observant la façon dont les éleveurs anglais géraient la reproduction de leur troupeau que Darwin a eu la première intuition de sa théorie: les moutons et les vaches issues de géniteurs ayant d'excellents pedigrees valaient plus cher que les autres sur les marchés, de toute évidence parce qu'ils étaient mieux adaptés aux exigences des acheteurs. Voyant comment on pouvait faire progresser ainsi l'élevage, Darwin en conclut que la nature avait sans doute procédé de la même façon.

Au darwinisme succède une nouvelle idéologie correspondant à la biotechnologie. Cette nouvelle idéologie est basée sur les idées de système, de réseau, de coopération, indissociables du traitement de l'information par ordinateur. Tout indique donc qu'elle ne marque pas un retour à la vie comme réalité sacrée, mais bien plutôt un progrès dans les méthodes rationnelles de contrôle, un raffinement de l'approche mécaniste; un raffinement qui rend l'aventure prométhéenne encore plus séduisante.

La bio-ingénierie ne vient pas à nous comme une menace, écrit Rifkin, mais comme une promesse, non comme une punition mais comme un don. Nous en sommes déjà venus à la conclusion qu'elle est une aubaine pour l'humanité. Ce ne sont pas des êtres

Une idéologie nouvelle

monstrueux que nous avons sous les yeux mais des produits utiles. L'âme humaine a été gagnée à l'eugénisme en n'éprouvant guère le besoin d'une discussion ou d'un débat... Comme par le passé le besoin «incessant» qu'a l'humanité de contrôler son futur pour assurer son bien-être dicte déjà l'éthique de l'ère biotechnologique. La bio-ingénierie, dans le but d'accroître les espoirs de survie de l'humanité, va être ennoblie, élevée au rang de la plus haute expression du comportement éthique. Toute résistance à la nouvelle technologie va être considérée comme inhumaine, irresponsable, moralement répréhensible et criminellement coupable⁴»

Rifkin ne se résigne pourtant pas à l'impuissance et au dépit face à cet inévitable avenir. À la question qu'il avait posée dans un ouvrage antérieur, *Who should play God*, qui doit se prendre pour Dieu?, il répond catégoriquement: sûrement pas l'homme. Il mise de tout son être sur ces sentiments généreux à l'égard de la vie qui apparaissent déjà comme le contre-poids de la bio-ingénierie. Et il propose le retour à une vision du monde, essentielle, en ce sens qu'elle se situe par-delà le flux et le reflux des idéologies servant à justifier les manifestations saisonnières de la volonté de puissance et du besoin de sécurité.

Cette vision essentielle du monde est centrée sur l'idée d'endettement à l'égard du cosmos, qui rappelle aussi bien l'amor fati des païens, la prière de reconnaissance des chrétiens et la schenkende Tugend, la vertu qui donne de Nietzsche.

*Remettre Dieu
au centre
de l'univers*

Du cœur de l'Amérique nous vient alors cette supplication qui rappelle les plus grands textes sacrés de l'humanité et constitue une invitation à compléter la révolution copernicienne en remettant Dieu au centre de l'univers comme Copernic avait remis le soleil au centre de notre système planétaire. Le monde, nous dit en substance Rifkin, ne nous a pas été donné d'abord pour que nous le transformions, mais pour que nous soyons formés par lui, pour que nous nous laissions

imprégner par l'éternelle pensée qui l'anime et le structure.

Rifkin propose de substituer le savoir empathique au savoir orienté à sa racine même vers la transformation du monde. Il nous rappelle que tout ce que nous prélevons du cosmos pour assurer notre sécurité en appauvrit les autres éléments constitutifs, dont nous sommes solidaires. Le bruit de nos engins nous permet d'arriver plus vite à nos fins, mais il perturbe l'ensemble de la biosphère d'une façon telle qu'à la fin nous aurons nous-mêmes à payer directement le prix du déséquilibre qui en résulte. «Rien ne se perd, rien ne se crée. Le savoir analytique nous conduit à la schizophrénie après nous avoir permis d'agir plus efficacement sur la matière.

Notre existence elle-même est un endettement. Nous devons offrir au cosmos des sacrifices à la mesure de ce qu'il sacrifie pour nous permettre d'être.

Le sacrifice exige avant tout que l'humanité renonce à un certain degré de contrôle sur son avenir. Notre sécurité est toujours obtenue au prix d'un sacrifice de la nature. La nature nous a donné de plus en plus d'elle-même pour que nous puissions mieux assurer notre futur. Il n'y a qu'une façon de payer une telle dette: sacrifier une partie de notre sécurité pour permettre à la nature d'assurer son propre avenir⁵.

Sur la route qui l'a mené à cette conclusion, Rifkin s'est attaqué à l'idéologie scientiste, telle qu'elle se manifeste dans le darwinisme notamment, avec une passion telle qu'il n'a pas toujours échappé à un réductionnisme un peu court. Comme il est devenu un symbole, en raison des causes qu'il a fait triompher, (notamment devant le juge John Sirica, dans l'affaire des bactéries conçues pour protéger les fruits contre le gel), d'éminents scientifiques, dont Stephen Jay Gould, l'ont pris à partie.

Il en est résulté un débat dont l'enjeu présente un intérêt universel. Non sans quelque raison, Gould

*Rifkin
pris à partie*

reproche à Rifkin de manquer de rigueur dans sa critique du darwinisme, mais il tient surtout à démontrer que les savants peuvent très bien faire preuve de ce sens de la limite que Rifkin voudrait leur imposer de l'extérieur au risque de briser leur élan vers la vérité. Il trouve des accents émouvants pour défendre cette idée:

Nous avons consacré nos vies à l'étude des espèces dans leur habitat naturel; nous avons lutté pour comprendre — et nous les admirons beaucoup — les remarquables constructions et «opérations» des organismes, produits d'histoires évolutives complexes, cascades de stupéfiantes improbabilités s'étendant sur des millions d'années en arrière. Nous connaissons ces organismes et nous les aimons tels qu'ils sont. Nous ne laisserions pas perdre cet ouvrage de quatre milliards d'années pour satisfaire l'HYBRIS, la démesure d'une espèce⁶.

*Qui a raison:
Gould ou
Rifkin?*

Sur la question essentielle du débat qui les oppose, Gould est très près de Rifkin. Ce qui les sépare c'est que le premier croit la science et les savants capables de s'imposer à eux-mêmes une limite, tandis que le second préfère s'en remettre à l'éthique plutôt qu'à la science et d'autre part à l'ensemble des citoyens plutôt qu'à une distinguée confrérie.

Quand on sait comment dans d'autres domaines, la physique nucléaire par exemple, ou l'intelligence artificielle, de grands pionniers comme Einstein et Weizenbaum se sont repentis d'avoir fait confiance à leurs collègues et aux vertus intrinsèques de leur science, on peut difficilement donner tort à Rifkin, même si on est davantage séduit par les raisonnements de Gould que par les siens.

Rifkin ne consacre à sa vision du monde que quelques pages à la fin de son livre. Il a manifestement voulu ménager ses lecteurs, leur proposer de façon aussi pudique et discrète que possible une conversion au sacré et à la métaphysique qui est tout à fait incompatible avec la pensée dominante de notre époque.

Il a au moins établi clairement le «ou bien ou bien essentiel». Ou bien nous acceptons les idéologies dominantes et nous nous résignons d'avance aux inconvénients du meilleur des mondes, ou bien nous revenons au sacré, au métaphysique. À mesure que nous approchons du but prométhéen, les solutions intermédiaires paraissent de plus en plus illusoires. Il est de plus en plus difficile d'accepter le raisonnement consistant à dire que la technique est une chose neutre et qu'il appartient aux hommes de la faire servir aux bonnes causes.

Comme des dieux!

Parmi nos contemporains aussi bien que chez les anciens, de nombreux auteurs ont explicité la vision essentielle, à laquelle Rifkin nous renvoie comme vers la seule alternative au meilleur des mondes.

En 1956, Gustave Thibon, l'homme qui a fait connaître Simone Weil au monde, publiait, sous forme de pièce de théâtre futuriste, un dialogue métaphysique auquel la révolution biologique a conféré une singulière valeur prophétique⁷.

Thibon va d'emblée plus loin que Huxley dans *Le meilleur des mondes*. Il imagine un univers où la mort elle-même a été vaincue et où les choix rendus possibles par la nouvelle génétique ont été faits aussi intelligemment qu'on peut l'imaginer, où tout se passe comme si les hypothèses progressistes les plus optimistes s'étaient réalisées.

Tout ce que nos pères redoutaient: la faim, le froid, la maladie, la servitude, l'ennui — nous l'avons balayé comme une poussière. Tout ce qu'ils souhaitaient: l'abondance, la santé, la liberté, l'ivresse sans revers et sans terme — nous l'avons conquis. Nous avons conquis les fruits radieux que la prière même osait à peine regarder⁸.

L'héroïne qui tient ces propos n'est toutefois pas heureuse dans ce monde entièrement construit autour

*La mort
comme limite
au meilleur
des mondes*

de l'idée de bonheur. Elle a des merveilles autour d'elle, et même des oiseaux et des fleurs. Il lui manque de pouvoir en mesurer le prix à travers la vérité de sa mort.

Que manque-t-il d'impondérable et de suprême à cette splendeur pour qu'elle soit respirable à l'âme? se demande-t-elle aussi. D'être un don peut-être: l'esprit vit de ce qu'il prend, l'âme de ce qu'elle reçoit... Ou un signe, un espoir, une promesse... Mais tous les symboles sont morts. Chaque chose est murée dans sa propre perfection — plus rien ne conduit au-delà de ce qu'il est... La Cité des hommes-dieux a des palais magiques, des fontaines claires comme un baiser du ciel, des jardins où le cri obscur de la nature se fond dans l'harmonie inventée par les hommes — elle n'a pas de ponts vers l'autre rive⁹...

L'héroïne est ainsi amenée à choisir de redevenir mortelle, poussant à sa limite le renoncement à la sécurité réclamée par Rifkin comme réponse aux dons du cosmos.

Tout est dit. Pour pouvoir penser la limite et en accepter la nécessité, il faut d'abord accepter la forme qu'elle prend à l'horizon de nos vies: la mort.

Ici encore, les demi-mesures et les solutions intermédiaires sont exclues. Sur le strict plan du rapport de l'homme avec l'absolu, le progrès technique à son degré suprême présente au moins l'avantage de clarifier les enjeux. Dieu n'est plus nécessaire comme bouche-trou. Le pain et la sécurité de chaque jour, c'est la science qui les donne. Dieu de son côté ne peut plus utiliser la mort pour amener les hommes à lui par la terreur. La mort doit être choisie. Loin de chercher en Dieu un refuge facile, celui qui choisit la mort indique par là, si ses mobiles ne sont pas suicidaires, qu'il préfère le risque de l'éternité à la sécurité de la durée indéfinie.

Il n'est même pas nécessaire d'exiger que l'éternité soit ensoleillée pour la choisir, il suffit de pressentir que dès maintenant la mort nous redonne, transfi-

gurés jusqu'à la poésie, les biens auxquels on doit renoncer pour elle. «Aimer ce que jamais on ne verra deux fois.»

La mort est la clef de voûte de l'univers du contraste, qui à son tour est le secret des plaisirs et des joies. Point de retour sans départ, point d'aurore sans nuit, point de fraîcheur sans chaleur. Chacun de ces contrastes porteurs de nos plaisirs et de nos joies est fait de risque. Choisir la sécurité, c'est réduire l'amplitude du contraste, c'est régresser vers la grisaille, et vers cet ennui, qui «naquit un jour de l'uniformité». Choisir la mort c'est ouvrir la coquille qui enferme les joyaux de l'univers.

L'appel de Rifkin au risque et à la générosité prend par là tout son sens. La limite apparaît d'abord nécessaire comme condition de nos plus humbles plaisirs, du moins si nous les voulons authentiques et ensuite comme ouverture sur le mystère d'une éternité qui soit autre chose que l'extension à l'infini de la grisaille et de l'indifférence.

La réconciliation

Thibon et Rifkin nous ramènent à l'essentiel de la pensée grecque et de la tradition chrétienne: la mesure et l'abandon. La mesure dans l'usage des moyens techniques, la subordination de ces derniers à une fin; l'abandon à un monde où le mal, sous toutes ses formes, y compris la maladie et la mort, est à jamais présent. Par là ils nous invitent aussi à nous rapprocher de l'Orient et des milliards de pauvres, qui ne peuvent pas choisir la mesure et l'abandon parce qu'ils y sont réduits.

Rien n'est plus nécessaire que cette réconciliation à la fois avec le cosmos, le passé, et le présent de la majorité des êtres humains, mais rien n'est plus contraire à l'esprit de notre temps. L'idée d'une nature humaine pouvant constituer le fondement de valeurs universelles nous est devenue complètement étrangère.

*La mesure
et l'abandon*

Pour pouvoir imposer une limite au développement technique, il faudrait au moins s'entendre sur un minimum d'humanité, sur un ultime noyau irréductible. C'est à un consensus de ce genre que nous invitent Rifkin et Thibon. L'homme, nous disent-ils, perd son intégrité lorsqu'il perd le sentiment de sa fragilité, lorsqu'il brise un certain pacte avec la vie et avec la mort, lorsqu'il s'efforce d'éliminer l'imprévu dans la génération de sa descendance et le risque absolu dans son propre devenir.

Mais même ce minimum d'humanité n'est plus reconnu.

De ce point de vue, écrivent Roy et de Wachter, la crise contemporaine de l'éthique se manifeste par une incapacité d'établir des critères de refus socialement efficaces. Il est en effet socialement impossible d'établir de tels critères dans le cadre d'une éthique normative publique lorsque les désirs ont remplacé les valeurs comme fondement des normes de décision et d'action. Ce n'est qu'à l'intérieur d'un ordre intelligible, accepté et rationnellement justifiable, que les désirs deviennent des valeurs, et que celles-ci peuvent trouver place dans une hiérarchie¹⁰.

En d'autres termes il n'y a pas d'éthique possible lorsque les lois évoluent au gré des désirs reflétés par les sondages. Il ne reste même plus un minimum d'humanité, il ne reste qu'une machine réduite à ses composantes et à ses fonctions.

*L'ère
des limites
géographiques*

Pourtant l'homme intégral, avec son sens de la limite, est encore tout près de nous, à la fois comme un mauvais souvenir, un souvenir entaché de misère, et comme l'objet d'une nostalgie. Il y a quelques décennies on rencontrait encore, dans les campagnes surtout, des gens dont l'aptitude au bonheur découlait entièrement de leur sens de la limite. De la limite géographique d'abord. Ces gens ne s'étaient jamais éloignés de plus de quelques dizaines de kilomètres de la maison où ils étaient nés. Les longs voyages n'étaient pas pour eux. Ils y avaient renoncé une fois pour tou-

tes. Ils n'y pensaient même plus. Cette muraille extérieure devenait le symbole des limites que le désir semblait s'imposer spontanément à lui-même dans une foule de domaines. Il fallait par exemple avoir de nombreux enfants et pour les élever correctement renoncer à de nombreux projets. Pour l'épanouissement des pensées tournées vers l'infini il y avait un espace spécialisé, d'ailleurs clos: l'église. Partout ailleurs on devait vivre dans le fini, sauf peut-être lors des fêtes, qui étaient des fêtes précisément parce qu'elles permettaient d'oublier la limite, et qui avaient d'autant plus de réalité en tant que fêtes que hors d'elles la limite se faisait plus durement sentir.

C'était là les derniers îlots de cette vieille humanité sculptée par la limite. Ceux pour qui, il y a cinquante ans, le bout du monde était à dix kilomètres, rêvent aujourd'hui d'aller sur la lune. Et toutes les autres limites ont reculé également: le divorce est possible, on peut travailler le dimanche et accroître indéfiniment le rendement de son troupeau.

Dans les hautes sphères de l'humanité, pour un petit groupe de savants et de puissants, ce processus avait commencé cinq siècles auparavant: quand, défiant les limites de la mer, les grands conquérants ont découvert les continents nouveaux. Au même moment, le télescope de Galilée transformait la limite par excellence, la voûte céleste, en une porte ouverte sur les espaces infinis.

Les souvenirs rattachés de la période antérieure à cette grande ère d'expansion sont eux aussi ambigus. Ils nous remettent d'une part devant la misère, la famine, la maladie, et d'autre part ils nous donnent la nostalgie d'un pacte, d'une symbiose perdue avec le cosmos. La voûte céleste qui s'ouvrait, c'était un espoir qui naissait, mais c'était aussi l'écaille de l'œuf cosmique qui se brisait. C'était la fin d'une chaleur, d'une sécurité, d'une poésie, une fin que Pascal déploiera bientôt exprimant ainsi une angoisse que la con-

*L'ère de
l'expansion*

*La course
vers l'infini
provoque
le vertige*

quête de l'espace n'a fait qu'aggraver: «le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie... et rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient.»

Maîtrisé par le génie de Leibnitz et de Newton, l'infini deviendra, en tant qu'élément central du calcul intégral et différentiel, le fondement d'une science et d'une technique qui feront paraître vraisemblable le projet insensé d'une croissance économique illimitée.

Mais revenons à l'éclatement de l'œuf cosmique. Le seul poème qu'il nous reste de Ptolémée nous redonne ce sentiment du monde comme patrie:

Moi qui passe et qui meurs, je vous contemple, étoiles!
La terre n'étreint plus l'enfant qu'elle a porté.
Debout, tout près des dieux, dans la nuit aux cent voiles,

Je m'associe, infime, à cette immensité.
Je goûte, en vous voyant, ma part d'éternité¹².

C'est à une tout autre forme de poésie que nous sommes d'abord sensibles. Cette part d'éternité donnée par la contemplation d'un ciel-limite, nous l'obtenons aujourd'hui ou nous croyons l'obtenir par l'ivresse de la croissance, par les perspectives illimitées qu'ouvrent les fusées dans l'espace et la science dans le temps. Nous sommes à l'ère exponentielle.

*La poésie
change
de visage*

La poésie, l'art sont ainsi devenus le contraire de ce qu'ils étaient. Ils sont maintenant une ivresse de l'illimité symbolisée par les fusées et les robots, alors qu'ils consistaient dans la méditation de la limite intérieure et dans le respect de la limite extérieure:

La mer, la mer, toujours recommencée.

En poésie c'est d'abord la limite intérieure qui a été repoussée, pour faire place surtout à l'époque romantique, à une aspiration vers l'infini et par l'infini. Les limites extérieures — le rythme, la rime — devaient être emportées à leur tour. C'est en architecture que la mesure fut sacrifiée de la façon la plus

ostentatoire à la nouvelle ivresse. Depuis que les premiers gratte-ciel ont été érigés, certains croient encore sans doute qu'il n'y a pas de limite à la hauteur que les édifices peuvent atteindre. L'expression enthousiaste «Sky is the limit», qui s'est généralisée pour s'appliquer à toutes les entreprises humaines, résume parfaitement l'esprit de notre temps. Pour bien en saisir la signification, il faut se rappeler que le ciel n'est plus une voûte fermée et immuable, mais une limite sans cesse repoussée par les nouvelles techniques d'exploration de l'univers.

Baignant dans cet univers en expansion depuis le moment de notre conception, comment pourrions-nous comprendre le langage de la limite? Tout ce qu'il en reste dans notre destin c'est la mort et nous rêvons de la repousser indéfiniment, sinon de la supprimer.

Notre conception même du bien et du mal s'en est trouvé modifiée et au point que le mal désormais c'est la limite, alors que pour les anciens c'était la démesure.

Cette démesure, on pensait qu'elle découlait de la présence en nous de la matière, synonyme d'indétermination, d'absence de limite.

Associer ainsi le mal à la démesure, et cette dernière à la matière, équivalait à affirmer que le mal est radical, qu'il fait partie de notre nature, que nous ne pourrions jamais le vaincre tout à fait, sans changer de nature, sans devenir des dieux.

Cette idée du caractère radical du mal a disparu en même temps que le sens de la limite, pour faire place à la vision rousseauiste de l'homme: l'homme naît bon, c'est la société qui le rend mauvais. Selon d'autres désormais, c'est la nature qui le rend mauvais, mais cette nature, nous espérons pouvoir la reprogrammer, ce qui ouvre d'autres perspectives illimitées plutôt que de nous ramener à la mesure.

L'éradication du mal — et en attendant que la chose soit possible totalement, son occultation — n'est

*Nouvelle
conception
du bien et
du mal*

pas seulement un rêve, elle est un devoir. Ce n'est plus à la divinité que nous attribuons le mérite des choses heureuses qui nous arrivent, c'est à nous-mêmes, à notre raison, à notre science. Nous ne chantons plus de *Te Deum*, nous n'offrons plus de sacrifices pour remercier les dieux, nous décernons des prix Nobel pour remercier les savants. En prenant ainsi le crédit des événements heureux, nous prenons la responsabilité du mal.

Ce mal nous avons perdu la faculté de lui donner un sens en perdant l'habitude d'exprimer notre reconnaissance à la divinité pour le bien qui nous est fait. Il ne nous reste plus qu'à l'extirper de l'univers.

Si dans une certaine tradition orientale, on a poussé le sens de la mesure, de l'abandon jusqu'au fatalisme, en Occident on s'est condamné à la mesure inverse. Une implacable logique nous oblige à tout mettre en œuvre pour éliminer le mal jusqu'à sa racine, à commencer par la souffrance et la mort.

Arrêtons-nous à l'expression «tout mettre en œuvre». Elle résume parfaitement l'entreprise prométhéenne. Nous voulons tout mettre en œuvre alors qu'il faudrait s'efforcer de tout mettre en sens. «Le désir de faire le monde l'emporte sur celui de s'approprier le sens¹³.» Comme nous disposons d'une énergie limitée, l'excès dans la mise en œuvre se fait aux dépens de la recherche du sens, avec la conséquence, symbolisée par la perspective d'une guerre nucléaire totale, qu'à mesure que se poursuit l'aménagement des conditions extérieures, ces dernières sont de moins en moins favorables à l'éclosion du sens.

*La croissance
de l'âme*

Il faut le répéter sans fin, car c'est en contemplant les grandes évidences qu'on progresse vers la lumière et la vie, si extraordinaires qu'elles soient, les conquêtes de la technique n'enlèvent rien à la platitude de la vie, à son caractère unidimensionnel. Elles sont extraordinaires justement, elles ne sont pas essentielles. Elles ne

valent pas la plus imperceptible croissance de l'âme, le moindre progrès dans la capacité d'aimer et de penser. Hier telle personne était durcie devant la mort et la vie, fermée aux êtres; rien n'a changé dans les conditions extérieures de sa vie, mais aujourd'hui il y a une réelle compassion dans son sourire. Toutes les conquêtes extérieures du monde ne valent pas une seule de ces métamorphoses intérieures. Et le peu que valent ces conquêtes, elles ne le valent que dans la mesure où elles contribuent à créer des conditions favorables à la croissance de l'âme.

La limite apparaît ainsi comme une nécessité logique, comme la condition du sens. Une idée aussi fondamentale que celle de limite, rappelons-le, n'est pas une chose abstraite et vide. C'est au contraire une source de vie, de chaleur, en même temps que de lumière. En Occident cette idée imprègne tout le grand art, depuis les poèmes d'Homère jusqu'à ceux de Paul Valéry, en passant par le grégorien et la musique de Bach. En nous pénétrant de ce grand art, et en modifiant notre rapport avec la nature en conséquence, en la manipulant un peu moins et un peu mieux, pour la contempler davantage, nous pouvons encore retrouver le sens de la mesure, de la limite.

À défaut d'une telle conversion, les limites que nous parviendrons à imposer ici ou là seront aussi dérisoires et transitoires qu'un mur de reliques devant un raz de marée. La loi, morale ou civile, continuera d'être à la remorque des découvertes techniques, le fait déterminera la valeur.

- Notes
1. David J. Roy et Maurice A.M. de Wachter, «Médecine, éthique, anthropologie», *Traité d'anthropologie médicale*, Québec et Lyon, Presses de l'Université du Québec, Institut québécois de recherche sur la culture et Presses universitaires de Lyon, 1985, p. 1193.
 2. Jeremy Rifkin, *Algeny*, New York, Penguin Books, 1983, p. 17.
 3. La Fontaine, *Fables, contes et nouvelles*, La Pléiade, Paris, NRF, 1948, p. 237. La Fontaine s'est aussi attaqué directement à la pratique de la vivisection. Voici à ce propos un texte cité par Loreen Eiseley dans *The Firmament of Time*, New York, Atheneum 1960, p. 29. Eiseley ne donne pas la référence précise et nous n'avons pas pu retrouver le texte original dans les œuvres complètes de La Fontaine. Nous donnons ici, sous toute réserve, la traduction française du texte cité par Eiseley. «Ils ont administré des coups de fouet aux chiens avec une parfaite indifférence et se sont moqués de ceux qui ont eu pitié de ces créatures, comme si elles avaient éprouvé de la douleur. Ils dirent que les animaux étaient des horloges; que les cris qu'ils lançaient quand ils étaient frappés n'étaient que le bruit d'un petit ressort qui avait été touché, mais que le corps dans son ensemble n'éprouvait aucun sentiment. Ils clouaient les pauvres animaux sur des planches par les quatre pattes pour les disséquer vivants et pour voir la circulation du sang, qui était un grand sujet de conversation.»
 4. J. Rifkin, *op. cit.*, p. 248.
 5. *Ibid.*, p. 251.
 6. *Discover*, August 1985.
 7. Gustave Thibon, *Vous serez comme des dieux*, Paris, Fayard, 1956, seconde édition, 1985.
 8. *Ibid.*, p. 132.
 9. *Ibid.*
 10. *Ibid.*, p. 172.
 11. D.J. Roy et M. A.M. de Wachter, *op. cit.*, p. 1193.
 12. *Ibid.*, p. 1197.
 13. Marguerite Yourcenar, *La Couronne et la Lyre*, Paris, Gallimard, 1979.
 14. Fernand Dumont, *L'anthropologie en l'absence de l'homme*, Paris, PUF, 1981, p. 137.

L'éthique et le droit

Un acte médical (la fécondation in vitro) qui perturbe les lois et les droits est réalisé dans la confidentialité de l'hôpital public.

Accompli à la demande de quelques-uns, il est annoncé comme un fait accompli à un public qui s'y trouve impliqué¹.

Claire Ambroselli

Le contexte

L'ultime noyau d'humanité que nous tentons d'isoler pour en faire le fondement de l'éthique et du droit en matière de reproduction ne jouit malheureusement pas d'un bien grand crédit dans la pensée officielle ou dominante. La très grande majorité des discours éthiques ou juridiques reposent sur un constat d'impuissance de la pensée normative particulièrement face à la technique et à la force de l'opinion publique.

On a pu le constater au cours des audiences du comité d'éthique du Conseil de la recherche médicale du Canada, à l'hiver 1985, notamment dans les propos de madame Edith Deleury, professeur à la faculté de droit de l'université Laval. Elle a déploré que l'éthique et le droit soient à la remorque de la technique montrant que tous les jours, ou presque, une nouvelle découverte rend une ancienne loi désuète.

Dans l'état actuel de la législation, a-t-elle précisé, il n'est pas possible de résoudre les problèmes soulevés par les nouvelles techniques de reproduction humaine. La question qu'il faut poser est la suivante: est-ce qu'il faut s'ajuster au progrès technique? Si oui comment? Est-ce qu'il faut au contraire réprouver les nouvelles pratiques, ce qui signifie, au plan légal, les prohiber?

Le possible scientifique se heurte à la morale et à la loi

Ou, dans l'incertitude, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux adopter la politique du laisser faire?

Mais comment prohiber un fait déjà accompli et largement accepté par la population, qui en outre met en cause une nouvelle facette de cette dimension sociale du corps acquise depuis quinze ans? Edith Deleury a répondu à ces questions par la négative, mais elle ne trouve pas la dernière solution, le laisser faire, plus satisfaisante. «Cette solution, dit-elle, apparaît extrêmement dangereuse dès lors que l'on considère les intérêts de toutes les personnes concernées.» Il ne reste que cet ultime recours: «Il n'y aura pas de solutions juridiques tant que la réflexion philosophique n'aura pas fait émerger des critères satisfaisants.» Et voilà comment l'absence de limite dans des comportements fait apparaître les limites du droit!

À un colloque sur les mêmes questions tenu à Paris en janvier 1985, un professeur de droit public à l'Université de Paris II a poussé plus loin la même réflexion. Aux prises avec toutes ces questions, a-t-il dit, «les juristes se demandent avec inquiétude si ce qui est scientifiquement possible est toujours moralement et juridiquement acceptable².»

Ce juriste n'hésite pas ensuite à déplorer d'en être réduit à exercer sa réflexion sur un fond nihiliste caractérisé par les décombres de ce en quoi l'homme a pu croire: «Décombres des religions, décombres des idéologies, décombres de la sociologie et du structuralisme, décombres de la morale traditionnelle.» On croirait entendre Nietzsche découvrant le pays de la civilisation:

Oui, comment pourriez-vous croire, bariolés comme vous l'êtes! — vous qui êtes des peintures de tout ce qui a jamais été cru. Vous êtes des réfutations ambulantes de la foi elle-même; vous rompez les os à toutes pensées. Êtres éphémères. C'est ainsi que je vous appelle, vous les hommes de la réalité.

Jacques Robert se demande ensuite si, dans un État pluraliste et laïc, le droit ne devrait pas remplacer

la foi. «S'il ne devrait pas poser les interdits là où précisément la morale est en décadence.»

Mais sur quoi le législateur pourra-t-il prendre appui? L'idéal serait qu'il dispose des résultats d'un vaste sondage faisant apparaître un consensus dans la nation. Piètre fondement car chacun sait que l'opinion majoritaire n'est pas nécessairement vraie ou bonne.

Ce misérable fondement, le juriste ne l'a même pas car l'opinion est divisée. Dans la société française, Jacques Robert remarque trois grands courants, que l'on retrouve à quelques nuances près dans les autres sociétés industrialisées.

1- *Un courant libéral et individualiste* qui prône l'abaissement des barrières de la société bourgeoise traditionnelle et la disparition des tabous qui ont bloqué son évolution.

2- *Un courant «sociologique»* qui est un peu différent. Il veut prendre en compte l'environnement familial et social dans lequel baigne chacun d'entre nous. Il se gardera, par exemple, de vouloir dissocier — dans la procréation — l'amour et l'acte sexuel.

3- *Un courant «scientiste»*, enfin, qui fait, lui, totalement confiance à la science, à son développement aux progrès qu'elle apporte à l'humanité³.

Comment adopter une position ferme au milieu de ces courants instables et contradictoires? On comprend que le législateur se soit borné à «codifier l'irréversible», que, «prenant acte de la poussée des mœurs et de l'opinion qui frappait certaines lois de déshérence, il ait mis le droit à l'heure de l'éthique majoritaire».

Il ne pouvait attendre aucun secours de l'éthique puisque, précisément, elle était elle aussi majoritaire. De grands bio-éthiciens, comme David Roy au Canada, ont, pour décrire l'état de leur discipline, les mêmes accents catastrophistes que Jacques Robert à propos du droit.

Tenir compte de l'opinion majoritaire?

«En l'absence de consensus moral, écrit David Roy, la pression et la force organisée se substituent aux normes morales [...] La politique remplace l'éthique lorsqu'une collectivité est profondément divisée sur le plan moral⁴.»

*Le spectre
du nazisme*

Sans vouloir abuser du spectre du nazisme, il faut rappeler ici que l'entreprise hitlérienne a consisté, pour l'essentiel, à réduire la bio-éthique à la politique.

L'éthique n'a aucune fin reconnue à proposer, à quoi le possible technologique pourrait être subordonné. Ce possible devient donc en tant que tel nécessaire et la valeur passe ainsi dans l'orbite du fait et du désir qu'il suscite. Trouver un critère, définir une norme devient une opération consistant à courir derrière les innovations et même à les anticiper pour pouvoir les légitimer.

Ne serait-ce que pour sauver l'honneur de leur profession, juristes et bio-éthiciens doivent toutefois fournir l'effort de réflexion que le public et surtout les médecins leur demandent.

Le défi

C'est une chose, déjà bien difficile, nous l'avons vu, d'établir le principe d'une limite mais tout reste encore à faire une fois cette tâche accomplie: il faut aussi préciser les endroits où la limite sera imposée. Avant ou après le transfert d'embryon? Avant ou après l'expérimentation sur des animaux?

*Le paradoxe
du tas
de sable*

Les mathématiciens ont un mot pour désigner ces problèmes de limite: le sorite ou argument du tas. Soit un tas de sable. Si j'enlève un grain c'est encore un tas, de même si j'en enlève deux puis trois... Mais si à force d'en enlever ainsi il ne reste plus qu'un grain, dois-je conclure que ce grain est encore un tas?

On trouve un paradoxe semblable dans la plupart des questions éthiques touchant l'embryon. Beaucoup de gens sont d'avis que c'est à partir du moment où apparaît le système nerveux central, et donc la capacité

de souffrir, qu'il faut cesser les expériences sur les embryons. Mais au moment où apparaît la première cellule constitutive de ce système, je ne peux sûrement pas affirmer qu'il existe, ni après que se soient ajoutées une deuxième, puis une troisième cellule, etc... Quand donc existera-t-il?

C'est dans des termes de cette nature que l'on posait le problème des origines de la personne au Moyen Âge. On se demandait, par exemple, si l'âme entrait dans le corps progressivement ou en une seule fois. Comme réponse à cette question, il y avait d'un côté la théorie de l'animation continue, défendue notamment par saint Thomas, de l'autre la théorie de l'animation instantanée, défendue par saint Albert Le Grand. La controverse relative à l'avortement a permis à nos contemporains de se familiariser avec ces questions.

Deux méthodes

Deux méthodes s'offrent à nous pour aborder la question de la limite dans le domaine de la reproduction, comme d'ailleurs dans tous les autres domaines: la filière étroite et le large front.

La méthode de la filière étroite repose sur le postulat que les problèmes liés à la reproduction sont particuliers en raison des valeurs et des sentiments qu'ils mettent en cause directement. On s'estime en conséquence justifié de les séparer des autres interventions de l'homme sur la nature. Jamais par exemple on ne songera à comparer la chirurgie plastique à la manipulation de l'embryon; jamais à plus forte raison on n'étendra la comparaison aux animaux, aux plantes et à la matière dite inanimée.

La méthode du large front repose sur le postulat opposé, selon lequel toutes les interventions de l'homme sont liées entre elles comme des vases communicants et qu'en conséquence il est vain, sinon malhonnête, de prétendre pouvoir imposer une limite dans un cas tout en demeurant indifférent aux excès possi-

bles dans les autres. Quand on aborde ainsi le problème de la limite en médecine, on est, par exemple, amené à se demander si la transformation du visage par la chirurgie plastique, à des fins esthétiques, ne constitue pas, en tant qu'atteinte à l'identité, un problème au moins aussi grave que la manipulation du patrimoine génétique de l'embryon. Bien entendu, le rapport avec l'animal, la plante, le cosmos en général, devient très important dans cette perspective.

Dans les débats officiels et dans les grands rapports, c'est toujours la méthode de la filière étroite qui est retenue, même si on indique parfois, comme on le fait dans l'introduction au rapport Warnock, qu'on a été obligé d'aller au-delà de la déontologie médicale. On veut simplement dire par là qu'il faut tenir compte de certains aspects sociaux des recommandations formulées. Dans *La Recherche* de septembre 85 on trouve un parfait exemple de l'adhésion spontanée des scientifiques à la méthode de la filière étroite:

Les premières tentatives de correction de maladie héréditaire par génie génétique devraient avoir lieu d'ici un an ou deux, et quatre équipes américaines au moins y travaillent. Les personnes qui se penchent sur les problèmes d'éthique n'ont généralement pas d'objection de principe à ces manipulations génétiques sur l'homme à condition qu'elles ne soient pas appliquées aux cellules sexuelles et aient vraiment pour but de guérir la maladie⁵.

Spontanément l'auteur de cet article range les cellules sexuelles dans une catégorie à part dès lors qu'il s'agit de faire place à l'éthique.

Dans le grand public par contre on adopte plus facilement la méthode du large front. Nous avons déjà à ce propos souligné le fait que de plus en plus de gens refusent fréquemment de dissocier les expériences faites sur les animaux des expériences faites sur les humains.

*La filière
étroite*

Au cours des dernières années de nombreux pays ont constitué des groupes de recherche ou des commis-

sions d'étude sur l'impact des nouvelles techniques de reproduction. Le premier rapport complet, celui de la commission Warnock, est paru en Angleterre en 1984. Peu de temps après la Commission de réforme du droit de l'Ontario publiait un document semblable. Aucun travail d'ensemble n'a encore été complété au Québec. En France, le ministre de la Justice, Robert Badinter, organisait en janvier 85 un grand colloque sous le thème de *Génétique, Procréation et Droit*. Ce colloque a eu des suites importantes, dont un livre sur le même thème et un grand discours prononcé par Robert Badinter lors de la conférence sur les droits de l'homme organisée par le Conseil de l'Europe le 18 mars 1985.

Nous ne pouvons pas faire ici une étude comparée de ces différents travaux ni même en donner un résumé fidèle. En commentant brièvement les réponses apportées à quelques grandes questions, nous évoquerons l'esprit dans lequel les travaux sont faits dans différents pays.

Si l'insémination artificielle avec le sperme du mari est admise presque partout sans difficulté, il n'en est pas de même de l'insémination artificielle avec donneur. La commission Warnock l'admet, mais seulement pour les couples atteints d'infertilité pour lesquels elle constitue un traitement approprié. La commission ontarienne l'admet pour les mêmes raisons, mais en faisant une exception pour les femmes célibataires stables. Ces dernières n'ont pas besoin d'être malades, c'est-à-dire infertiles, pour recourir à un donneur. En Ontario, le principe de l'autonomie des femmes pouvant donc avoir préséance sur l'idée que l'IAD n'est légitime qu'en tant que traitement de l'infertilité, considérée ipso facto comme une maladie. Au Québec il n'y a pas encore de position officielle sur cette question. On peut toutefois citer l'opinion de Guy Durand:

Quant à l'insémination artificielle chez une femme célibataire, elle mérite à mon avis une ferme opposition [...] elle ne s'insère pas dans un projet de fécon-

*Insémination
artificielle
avec donneur
(IAD)*

dité valable. Le bien de l'enfant en effet n'est pas normalement assuré⁶.

Aux États-Unis, sur trente-trois États ayant adopté une législation sur le sujet, 32 limitent le recours à l'IAD aux gens mariés.

En France, Robert Badinter s'appuie sur des principes universels pour justifier à la fois l'IAD en général et le droit d'y recourir pour les femmes célibataires. Il invoque le droit à l'intimité dans le cas de l'IAD en général et le droit à la vie dans le cas des femmes célibataires:

Le droit à la vie paraît bien impliquer le droit de tout être humain de donner la vie, la liberté de choisir les moyens par lesquels il pourra donner la vie.

À noter que les Ontariens abordent la même question d'une manière empirique, en laissant une place à l'interprétation. Qu'est-ce en effet qu'une femme célibataire stable?

Les positions respectives de l'Angleterre et de l'Ontario permettent de voir comment les idées sur la famille et le statut de la femme peuvent être déterminantes. La position de Robert Badinter permet d'autre part de voir comment on peut recourir à des principes universels, en l'occurrence les droits de l'homme, pour légitimer des possibles techniques déjà devenus des nécessités psychologiques et sociales.

Devrait-on rémunérer les donneurs? Les Anglais abordent ces questions avec un dédain aristocratique. Ils aimeraient qu'on se borne à rembourser les frais. En Ontario on admet le principe de la rémunération, mais on recommande qu'elle soit raisonnable: entre 25 \$ et 50 \$ par prestation.

*Le Québec
et la vente
de sperme*

Dans l'état actuel des lois, ce problème se pose d'une façon bien particulière au Québec. L'article 20 du Code civil se lit comme suit:

Le majeur peut consentir par écrit à l'aliénation entre vifs d'une partie de son corps ou à la soumettre à une expérimentation, pourvu que le risque couru ne soit

pas hors de proportion avec le bienfait qu'on peut en espérer [...] L'aliénation doit être gratuite à moins que son objet ne soit une partie du corps susceptible de régénération.

C'est le cas du sperme. Doit-on en conclure que la vente de sperme est légale au Québec même si l'on sait que le texte n'a pas été écrit en fonction de ce cas précis? Et les ovocytes? Le stock étant limité dans ce cas, la vente est ipso facto interdite. N'est-ce pas là une forme de discrimination?

Cet exemple montre bien pourquoi une refonte du droit s'impose. Il montre aussi à quelle absurde casuistique il faut s'abaisser quand on veut limiter dans des détails de troisième ordre des pratiques révolutionnaires dont on a accepté le principe.

Et la commission Warnock et la commission Ontarienne admettent la fécondation in vitro, avec la même exception pour la femme célibataire dans le cas de l'Ontario. Ici encore c'est la thèse de l'infertilité comme maladie qui est invoquée. La FIV n'est acceptée qu'en tant que traitement de la dernière chance.

*Fécondation
in vitro
(FIV)*

Pour ce qui est des mères de substitution qui peuvent être nécessaires, on en admet le principe en Angleterre, mais en rejetant toute forme de commercialisation. En Ontario on recommande que la mère de substitution puisse être rémunérée après arrangement avec la cour. Quant à la façon dont le ministre français de la Justice aborde cette question, elle laisse présager une très grande latitude pour ce qui est des détails:

Cette liberté de choix dans la procréation ne pourrait elle aussi valoir pour une autre forme de remède à l'infertilité de la femme: le recours à une mère porteuse? Ce remède a un caractère essentiellement conventionnel et l'histoire et l'anthropologie en montrent des exemples multiples.

En dépouillant cette forme conventionnelle de tout ce que l'actualité crée autour d'elle, on observe qu'elle s'apparente à une simple adoption par anticipation⁷.

*Relativité
du problème*

En dépit de ce relativisme qui ouvre la porte à toutes les pratiques, Robert Badinter se montre toutefois aussi ferme que les Anglais dans son refus de la commercialisation. «Il reste que de tels comportements et de tels accords doivent échapper à tout risque de commercialisation.»

Le ministre français considère lui aussi la stérilité comme une maladie. Cette hypothèse érigée en un principe fondé à son tour sur les droits de l'homme est le point d'appui sur lequel repose le nouveau monde de la bio-éthique.

Maladie signifie ici deux choses distinctes: lésion ou équivalent d'une lésion et droit à des soins, qui seront gratuits là où il existe des régimes publics d'assurance-maladie.

Ces deux aspects sont associés dans le rapport Warnock:

À l'argument selon lequel le désir d'avoir des enfants n'est rien de plus qu'un souhait qui ne doit pas être satisfait à la place des besoins plus urgents, on peut répondre de diverses façons. Plusieurs autres traitements n'ayant pas été conçus dans le but de satisfaire des besoins absolus (en ce sens que le patient pourrait mourir sans eux) sont déjà accessibles dans le cadre du National Health System (NHS). La médecine n'a plus pour seul objectif la conservation de la vie, elle doit aussi remédier aux (dysfonctions) (malfunctions) du corps humain. Sur cette base d'analyse l'incapacité d'avoir des enfants est une dysfonction qui doit être considérée exactement comme les autres. Qui plus est l'infertilité peut être le résultat de quelque désordre qui, en lui-même, nécessite un traitement en considération de la santé du patient.

Ces quelques lignes auront peut-être autant d'influence sur l'histoire de l'humanité que les prescriptions du décalogue ou du Coran concernant la famille et la sexualité. Il vaut la peine qu'on s'y arrête.

*L'infertilité
comme
maladie*

Notons d'abord le caractère relatif de l'affirmation selon laquelle l'infertilité est une maladie. Il existe sûrement de nombreuses cultures où elle n'est pas con-

sidérée comme telle, mais comme les définitions de la maladie varient d'une culture à l'autre, il est difficile de tenir des propos justes et clairs sur cette question.

Nous retrouvons ici le paradoxe du tas de sable. Tout ce qui éloigne de la parfaite conformité à une norme déterminée pourra un jour être considéré comme une dysfonction. C'est précisément ce qui se passe actuellement dans le cas des Holstein: toute vache qui ne produit pas le maximum de lait a une quelconque dysfonction par rapport à la championne qui sert temporairement de critère. Et c'est la raison pour laquelle on croit devoir intervenir pour améliorer constamment l'espèce. Chez les humains on en est déjà aussi, dans beaucoup de milieux, à considérer la petite taille ou le quotient intellectuel faible comme une dysfonction. Dans les deux cas et dans une multitude de cas semblables, on peut dire aussi que «la dysfonction peut être le résultat d'un désordre qui en lui-même nécessite un traitement en considération de la santé du patient».

Sans compter que l'infertilité peut avoir été provoquée par une ligature des trompes ou d'autres moyens artificiels ou être simplement temporaire. Est-elle toujours une maladie dans ces conditions? Il existe au moins un cas en France où on l'a considérée comme une maladie. Madame Delaisi de Perceval raconte l'histoire de ce cas dans *L'enfant à tout prix*. Une Française, appelons-la Mme X, a eu recours à l'avortement pour interrompre une grossesse naturelle, après avoir eu un premier enfant grâce aux moyens les plus artificiels. Quelques mois plus tard, elle demandait une seconde insémination à la médecine.

À mesure qu'ils avancent vers des techniques de reproduction plus audacieuses, les auteurs du rapport Warnock deviennent plus prudents, mais ils ne dérogent jamais de leur ligne de conduite. Ils finissent toujours par dire oui, à la condition que ce soit vraiment la dernière chance pour les parents d'avoir un enfant.

*L'argument
de l'ultime
chance*

Cet argument de l'ultime chance est la clé du rapport. Il revient constamment et il est un des nombreux signes de la cohérence de l'ensemble. En effet et c'est là la grande qualité de cet ouvrage, dès lors que le critère de la maladie ou de la dernière chance ne peut pas être invoqué, les auteurs se montrent très sévères. Par exemple, ils rejettent catégoriquement l'hypothèse que puisse être légalisé le recours à une mère porteuse par simple commodité. Ils s'opposent non moins catégoriquement à toute forme de commerce dans ce domaine.

Mais comme nous l'avons noté précédemment, les vues sur ces questions peuvent varier selon que l'on se situe à l'intérieur d'un système de santé public ou à l'intérieur d'un système privé. Pour mesurer la signification et la portée du rapport Warnock, il faut toujours avoir à l'esprit le fait que le système de santé anglais est l'un des plus socialisés du monde. Le droit des adultes consentants, souvent invoqué pour justifier le commerce des embryons et la libre rémunération des mères porteuses, prend une tout autre signification dans un système privé.

Logiquement les auteurs du rapport Warnock recommandent fermement que le contrôle de l'application des nouvelles techniques de reproduction soit confié à des organismes étatiques. Il est à première vue étonnant qu'un tel choix ait pu être fait au pays d'Aldous Huxley, l'auteur du meilleur des mondes, ce roman qui porte précisément sur l'usage totalitaire que l'État pourrait être tenté de faire du formidable pouvoir qu'il s'attribue ainsi.

Le moins qu'on puisse dire de cette solution, c'est qu'elle comporte au moins autant de danger que celle qui consisterait à laisser les gens libres d'agir comme ils l'entendent dans le cadre de quelques grandes lois indiquant le point précis où commence le crime. Dans le chapitre sur la volonté de voir, nous avons parlé de l'inquiétante convergence de la prospection, de l'introspection et de l'inspection. Le rôle de première importance confié à l'État dans le contrôle de la reproduc-

tion renforce son pouvoir d'inspection avec toutes les conséquences que l'on peut imaginer.

Ce pouvoir d'inspection va évidemment s'accroître de façon insensible, rassurante même. Comme toujours, c'est à leur sécurité que les gens seront insidieusement invités à sacrifier leur liberté.

La fécondation in vitro suppose qu'on fabrique plusieurs frères et sœurs en laboratoire et qu'on les conserve congelés pendant plusieurs jours et même plusieurs années, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'une implantation ait enfin réussi. Ces embryons sont-ils des personnes? On devine les problèmes d'éthique qui se posent en cascades dans ce cas. La commission Warnock fixe à quatorze jours après la fécondation le délai pendant lequel l'embryon peut soit faire l'objet d'expériences, soit être transféré dans un utérus. Ces quatorze jours excluent évidemment la période pendant laquelle l'embryon demeure congelé. Aucune limite n'est fixée à cette période. On précise seulement qu'après dix ans, l'embryon congelé devrait passer sous le contrôle de l'organisme étatique appelé dans le rapport la «storage authority».

Le choix d'une limite précise, à 14 jours, implique un choix préalable entre la théorie de l'animation continue et la théorie de l'animation spontanée. On a beau vouloir bannir le mot âme du vocabulaire de l'éthique médicale, la question reste la même au fond: il s'agit de savoir s'il y a un moment précis où l'on commence à devenir un être humain ou si cette humanisation — au Moyen Âge on disait animation — se fait de façon continue.

Les auteurs du rapport Warnock n'ont pas cru nécessaire de justifier leur choix de la théorie du moment précis, de la discontinuité. C'est dommage car ils auraient pu indiquer des abus possibles simplement en explicitant les avantages et les inconvénients de la solution retenue.

L'un des avantages de cette solution, c'est qu'elle est de nature à rassurer aussi bien les chercheurs que les

*Commerce et
manipulation
des embryons*

parents sociaux et biologiques. Il y a donc un moment précis où l'on devient un être humain. Sous-entendu: avant ce moment l'embryon n'est qu'un animal, on peut en faire ce qu'on veut impunément. Pas tout à fait cependant.

Nous avons constaté, disent les auteurs du rapport que, selon la position la plus généralement admise, les embryons humains ont droit à une certaine mesure supplémentaire de respect par-delà celui qui est accordé aux sujets animaux.

La théorie du moment précis n'a toutefois pas que des avantages. Qu'on le veuille ou non, le moment précis qu'on aura choisi aura un caractère absolu. Le 14 jours deviendra pour beaucoup de gens l'équivalent du 4 000 ans attribué à l'humanité dans la genèse. Quand, à la suite de nouvelles découvertes, on sera obligé de déplacer la limite en amont ou en aval, c'est l'idée même de limite qui sera discréditée. Mais cet inconvénient n'en est peut-être pas un pour les auteurs, puisque de toute évidence, ce qu'ils souhaitent avant tout, sans oser l'avouer, c'est une plus grande liberté pour les chercheurs.

Il y a effectivement de fortes chances que la limite de 14 jours paraisse un jour inadéquate. Elle est fondée sur deux arguments convergents. Elle correspond au moment auquel l'embryon s'implante dans l'utérus après avoir quitté l'ovaire et traversé les trompes. Ce moment se situe 15 jours environ après la fécondation. Le second argument c'est qu'on ne saurait penser qu'une personne humaine existe avant le début de la formation du système nerveux central. Or on situe ce début à dix-sept jours environ après la fécondation. On a alors deux arguments dans un, car le début du système nerveux central marque aussi le début de la capacité de souffrir.

Que deviendront ces arguments le jour, prochain peut-être, où, à la suite d'un recul de la biologie mécaniste devant une biologie à la fois systémique et spiritualiste, on en viendra à pouvoir affirmer qu'il existe

déjà une conscience diffuse dans les cellules qui s'unissent pour former un embryon? Ne parle-t-on pas déjà d'une capacité de choix au niveau infra-cellulaire pour expliquer des phénomènes constatés couramment en biologie moléculaire? On pourra méditer alors le mot de Hugo: «La science a inventé le mouvement perpétuel, c'est elle-même», et la notion de limite n'en paraîtra que plus dérisoire.

La théorie du moment précis présente un troisième avantage du point de vue des auteurs du rapport: elle justifie l'existence d'une espèce de mur de la dignité entre l'humanité et les espèces animales. Si d'une part on admettait que l'embryon naissant est déjà un être humain et si d'autre part il s'avérait impossible de démontrer qu'il diffère essentiellement d'un quelconque animal du même âge, on serait amené à conclure que l'embryon animal, et à plus forte raison l'animal formé, mérite autant de respect que l'être humain. L'ensemble de l'expérimentation sur les animaux se trouverait par là condamné.

C'est là incidemment un argument supplémentaire à l'appui de la thèse selon laquelle, en choisissant la méthode de la filière étroite, la commission Warnock s'inscrivait dans le cadre de l'approche biomédicale et des intérêts qu'elle représente.

Faut-il préciser que ce choix des 14 jours aura un impact direct sur la question de l'avortement? Si en effet on estime que, pour les diverses raisons invoquées dans le rapport, les expériences sur l'embryon doivent s'arrêter au quatorzième jour, comment justifier l'avortement après ce délai?

On peut donc s'attendre à ce que ce soit du côté des défenseurs de l'avortement sur demande que viennent les attaques les plus fortes et contre les quatorze jours et contre la théorie même de la discontinuité. Ces défenseurs ont l'habitude de réfuter les diverses formes que peut prendre la théorie du commencement absolu.

*Respect
de l'embryon*

*Les 14 jours
et l'impact sur
l'avortement*

Le rapport Warnock

Le rapport Warnock est vite devenu la Magna Charta de la nouvelle éthique de la reproduction humaine. Ce fait en lui-même mérite réflexion. Quand on aborde une question controversée comme celle de la manipulation des embryons, on est trop heureux de pouvoir prendre appui sur des études déjà terminées, surtout si, comme c'est le cas dans les commissions nationales, on doit obtenir un consensus. La première étude officielle un tant soit peu sérieuse devient ainsi une référence obligée. C'est en tout cas ce qui s'est produit dans le cas qui nous intéresse. Quand, en plus, cette première étude est bien faite et bien présentée, comme c'est le cas du rapport Warnock, elle devient vite l'équivalent d'un dogme.

En quoi la valeur intrinsèque d'un tel document consiste-t-elle? Le rapport Warnock est à la fois clair et complet, mais on ne peut pas en conclure qu'il est d'une grande valeur pour autant; on peut même penser, au contraire, que la clarté de l'argumentation et des recommandations donne un crédit illégitime à des postulats implicites qui eux ne sont peut-être ni clairs ni fondés.

Position contestable

Le fait de choisir la filière étroite est déjà en lui-même une position à la fois contestable et lourde de conséquences. De quel droit par exemple dissocier complètement la reproduction animale de la reproduction humaine? Or, dans l'introduction au rapport, il n'est même pas fait mention d'un débat possible sur cette question. On entre dans la voie étroite comme si c'était le seul choix possible. C'est effectivement le seul choix possible dès lors qu'on a exclu toute critique radicale de la technique.

Ainsi donc, en choisissant la voie étroite, on renforce la subordination de la pensée au fait technologique: telle manipulation est aujourd'hui possible; on ne l'a pas souhaitée explicitement, on ne l'aurait peut-être pas voulue si on avait pu au préalable en prévoir les

conséquences, mais elle est là, fait accompli. La pensée n'a qu'à suivre, qu'à s'adapter. Ainsi à la remorque de la technique, l'éthique rappelle ces serviteurs, dans les pièces classiques, dont le seul rôle est de commenter les exploits du maître et de justifier ses frasques. Le recours à la méthode du large front signifierait au contraire que l'on commence par mettre en cause le primat de la technique.

Il est vrai qu'on peut difficilement demander à une commission nationale, généralement dominée par des représentants de la médecine officielle, de mettre en question ce primat de la technique. Il conviendrait tout de même qu'on évoque au moins cette possibilité et qu'on dise en quelques mots pourquoi on l'a rejetée.

De telles précautions auraient au moins le mérite d'éveiller l'esprit critique du lecteur qui, ainsi alerté, n'accepterait peut-être pas sans discussion le postulat de base du document. Ce postulat, que nous avons déjà examiné, c'est que l'infertilité est une maladie.

Le large front

La méthode de la filière étroite rappelle la médecine symptomatique. Tel déséquilibre interne se manifeste par tel symptôme extérieur, le mal d'oreille par exemple; plutôt que d'essayer de comprendre le déséquilibre interne et de tenter d'y remédier par des mesures appropriées, on se contentera de prescrire un remède spécifique contre le symptôme.

On découvre aujourd'hui les limites de cette approche et la crise que connaît la médecine s'explique en partie par cette découverte. Les crises que connaissent l'éthique et le droit ont des causes analogues. On se trouve subitement placé devant des excès — la commercialisation des embryons par exemple, ou des organes comme le rein — que l'on aimerait bien pouvoir empêcher. Ces excès sont de toute évidence les symptômes d'un mal profond et complexe. Plutôt que de chercher à comprendre ce mal, on cherchera des remèdes spécifiques contre les symptômes. C'est précisément ce

qui se passe lorsqu'on tente de faire respecter des normes éthiques ou juridiques dans un cas précis comme la commercialisation des embryons, sans mettre en question la vision mécaniste de l'homme et le rêve prométhéen.

*Un rêve:
dominer
la nature*

Le bon sens nous force pourtant à admettre qu'il y a un lien entre les diverses formes du rêve prométhéen: les voyages sur la lune, l'exploration des atomes, la manipulation des embryons, etc. Ce sont là de toute évidence diverses réalisations d'un même désir: celui de devenir «maîtres et souverains de la nature».

Nous savons d'autre part que les sciences et les techniques sont interdépendantes dans leur développement même. Sans informatique, point de guerre des étoiles, point d'échographie, et point de prévention de la maladie de Huntingdon par une manipulation d'embryons.

Vues sous cet angle, les audaces de l'homme en matière de reproduction humaine ou de transplantation d'organes, ne sont qu'un aspect parmi d'autres de la grande entreprise de conquête de la nature. À priori, elles ne renferment ni plus ni moins de démesure que le recours à des médicaments pour accélérer la croissance des animaux ou que certaines révolutions industrielles ou urbaines.

À ce propos le sociologue Bruno Latour montre comment l'éclatement actuel du rôle du père et de la mère avait été préparé par des changements survenus antérieurement dans la famille.

Il me semble, écrit-il, que la dissociation fondamentale a déjà eu lieu au XIX^e siècle: c'est celle qui a dissocié la famille de l'unité de production (terre ou échope). À partir du moment où plus rien d'essentiel ne se passe dans la famille, il est possible d'en relâcher un à un tous les constituants (famille élargie, localisation dans l'espace, puis divorce, puis concubinage, etc.). La séparation maintenant du coït, de la conception, de la gestation, de l'éducation, ne fait que continuer une tendance déjà amorcée au siècle dernier⁸.

Dans un chapitre précédent, nous avons donné les raisons pour lesquelles une limite devrait être imposée à l'ensemble du projet technique de conquête de la nature. Il est évident que, sous peine de demeurer pure théorie, une telle limite devrait être introduite à l'intérieur de chaque technique particulière. La grande aventure spirituelle du XXI^e siècle pourrait consister d'une part à établir la nécessité d'une limite générale et théorique, et d'autre part à préciser les conditions dans lesquelles cette limite pourrait se concrétiser dans les divers champs de l'intervention humaine.

Mais comment faire progresser la cause de la limite sur un si large front quand on doit s'avouer au départ vaincu là où les excès heurtent les convictions les plus profondes? C'est sans doute parce qu'ils raisonnent ainsi que les membres des comités nationaux d'éthique et de droit ne songent pas à aller au fond des choses même quand leurs convictions les porteraient à le faire.

*Aller
au fond
des choses*

Les sociétés, qui font parfois preuve de sagesse, d'une sagesse rappelant les comportements adaptatifs des espèces animales, ne raisonnent heureusement pas ainsi. Il existe actuellement plusieurs phénomènes sociaux convergents qui ont d'ores et déjà pour effet d'imposer dans les faits des limites sur lesquelles des théoriciens ne parviendraient jamais à s'entendre. De ce nombre: les médecines douces, les mouvements de défense et de libération des animaux, les mouvements de défense de la vie humaine.

Le lien entre des phénomènes, qui revalorisent la sensibilité, la limite à imposer aux nouvelles techniques de reproduction apparaît clairement dès lors que l'on situe ces nouvelles techniques dans la longue histoire des prothèses par lesquelles l'homme cesse de recourir à ses sens pour en confier la fonction à des appareils extérieurs. Le retour aux sens ne peut que favoriser le

*Un retour
au bon sens*

retour au bon sens, de même qu'à une revalorisation de l'intégrité du corps et de ses fonctions naturelles.

C'est par des considérations de ce genre que Michel Serres, l'auteur des *Cinq sens*, a ouvert le grand colloque français sur la procréation et le droit:

On dirait que nos organes se vident quelquefois de leurs fonctions pour les verser à l'extérieur. La bouche n'appréhende plus comme la gueule qu'elle fut, elle parle ou signifie; la mémoire transvase sur la page ses souvenirs analysés en éléments [...] Nous perdons [...] l'espace social et le monde physique se peuple de nos membres épars appareillés [...] L'ovaire et la bourse versent à l'extérieur des cellules célibataires qui vont chercher fortune dans le monde [...] Le corps perd à nouveau une de ses fonctions et l'ensemence dans l'espace⁹.

*La vogue
des médecines
douces*

C'est dans ce contexte que les phénomènes évoqués précédemment, notamment les médecines douces, prennent tout leur sens. Pendant que les théoriciens de l'éthique et de la génétique discutent entre eux sans même parvenir à s'entendre sur la nécessité d'une limite, fût-elle toute théorique, les gens prennent d'eux-mêmes leur distance par rapport à la médecine officielle, pour se tourner vers des thérapies plus douces.

Les médecines douces, ou alternatives, ont pris ces dernières années une étonnante importance. Au Québec, certains estiment le chiffre d'affaires, de ce secteur à 1 milliard de dollars par année, contre 7 milliards pour la médecine officielle. Il est possible d'obtenir des chiffres précis pour les médecines parallèles, précisément parce qu'elles sont parallèles, mais si on part du fait qu'au Québec il y a environ 600 chiropraticiens, 500 acupuncteurs et une cinquantaine de disciplines de moindre importance, on peut affirmer que les effectifs des médecines parallèles représenteront bientôt la moitié de ceux de la médecine officielle, lesquels sont actuellement de 15 000 environ. L'hypothèse d'un chiffre d'affaires de 1 milliard n'est donc pas invraisemblable.

Ce chiffre est d'autant plus significatif qu'il s'ajoute aux milliards que les citoyens versent déjà au système officiel de santé en tant que contribuables. Or, qu'est-ce que ce milliard, sinon un frein que les citoyens imposent à leur manière au développement d'une médecine officielle qui mise de plus en plus sur des techniques dont chacune pose un problème de limite: manipulations d'embryons et de gènes, transplantations d'organes, etc.

Tous reconnaîtront que dans un pays donné l'ensemble des dépenses de santé ne peut pas dépasser un certain pourcentage du PNB, 15, 20, 25% peut-être sans qu'il en résulte des catastrophes économiques qui, à plus ou moins long terme, seront préjudiciables à la santé elle-même. Quand on en est déjà à détourner vers des pratiques alternatives une fraction de ce pourcentage qui est elle-même de l'ordre de 10 à 15%, on envoie aux maîtres de la médecine officielle un message très clair qui se résume en un mot: assez! Puisque vous n'avez pas su faire de choix, puisque vous avez voulu à la fois «les scanners», l'échographie, les transplantations d'organes, naturels et artificiels, puisqu'à force de développer chez les étudiants les aptitudes requises par ces progrès, vous avez privé ces derniers des moyens de communiquer avec leurs clients, nous les patients, nous les impuissants, avons décidé de faire preuve de patience et de puissance: nous vous coupons les vivres à raison de 1 milliard par année, chiffre qui connaît lui-même une croissance difficile à préciser mais probablement plus élevée que celle des budgets étatiques de la médecine officielle.

Les messages envoyés par les groupes de défense et de libération des animaux ne sont pas moins explicites. Nous avons déjà évoqué l'importance et l'influence de ces groupes dont le style rappelle de plus en plus l'esprit dans lequel le mouvement pour l'indépendance américaine s'est imposé. Pour faire réfléchir les gens sur des entreprises démesurées comme une transplantation du foie, il n'y a pour l'instant rien de plus

*Un frein à
la médecine
officielle*

efficace que de montrer les images des animaux, des chiens notamment, qui servent souvent de cobayes dans ce cas. De telles images atteignent des couches de l'âme qui restent insensibles aux arguments rationnels des théoriciens du droit et de l'éthique. Vue sous cet angle, l'étonnante expansion que connaissent actuellement les mouvements de défense et de libération des animaux constitue un événement prometteur pour tous ceux qui n'ont pas renoncé à imposer une limite à l'exode des sens et des organes hors du corps.

*Contre
les excès*

Si la parenté entre ces mouvements et ceux qui luttent pour la défense de la vie humaine n'est pas toujours manifeste surtout quand l'avortement est en cause, il n'en reste pas moins que les visées et les effets lointains sont les mêmes. Même les plus fanatiques défenseurs de la médecine dure commencent à s'émouvoir lorsqu'on évoque devant eux la façon dont on fait le commerce des reins et des fœtus aux Indes. Les citoyens de ce pays peuvent en effet vendre un de leurs organes qui sera ensuite transplanté dans un pays riche. On y pratique aussi des avortements sur demande d'un type spécial. La demande provient en effet d'entreprises pharmaceutiques qui fabriquent des produits à base de placenta pour le rajeunissement de la peau.

Ces excès contribuent à accroître la force des groupes qui s'opposent à toute forme de manipulation des embryons et par suite à l'avortement. Dès lors qu'on le situe dans une chaîne d'interventions conduisant à la commercialisation du placenta, l'avortement prend une signification bien différente de celle qu'il a lorsqu'on le considère isolément, comme un simple moyen d'empêcher la naissance d'un être qui n'a pas été voulu et qui ne sera sans doute pas aimé.

Les groupes traditionnels qui s'opposaient à l'avortement, sans estimer nécessaire de mettre en question les autres interventions, sont d'autre part progressivement amenés à élargir le champ de leur con-

testation. Si l'avortement est une atteinte à la vie d'un être humain, que penser de la destruction des embryons qu'on a produits en surabondance pour les fins d'une fécondation in vitro?

Le fait d'attribuer ainsi un rôle déterminant à l'opinion publique fait apparaître l'effort de réflexion sur la notion de limite comme plus impérieux encore que si on espérait pouvoir s'en remettre à des comités d'experts. Dans ces conditions, la valeur des solutions retenues dépend directement de la qualité des débats publics sur le sujet.

*La force
de l'opinion
publique*

Et si des exemples comme ceux des médecines douces indiquent que le public devance souvent les experts, il demeure essentiel de fournir à ce même public des outils conceptuels qui l'aideront à formuler ses propres choix.

Il faut par exemple faire une distinction à l'intérieur de la technique, sortir de la conception monolithique et simpliste dont s'inspirent souvent les extrémistes des deux camps.

Nous sommes déjà allés tellement loin dans les interventions aveugles sur la nature, que même celui qui entretient la méfiance la plus radicale à l'égard de la technologie se réjouira de ce que des techniques, que l'on pourrait appeler repentantes pour cette raison, permettent de redresser des torts déjà causés par l'homme à la nature. On pense immédiatement aux techniques, assez simples d'ailleurs, qui ont permis de redonner la vie à la Tamise. On pense aussi à des appareils comme ceux qui permettent de mesurer les niveaux de bruit. Il est certes regrettable qu'on en soit réduit à recourir à des appareils pour déterminer le point précis où un bruit devient insupportable, mais quand on est depuis longtemps victime d'un bruit découlant d'une démesure humaine, on ne peut considérer l'appareil à mesurer les décibels que comme une invention heureuse, même si on sait que ledit appareil a

*Techniques
repentantes*

les mêmes origines lointaines que les machines qui font le bruit.

Il ne saurait donc être question d'imposer une limite au développement de ces techniques repentantes. On peut faire le même raisonnement à propos des technologies que Schumacher a appelées appropriées et que d'autres appellent douces. On songe ici à la planche à voile ou au rotoculteur à haut rendement énergétique que Schumacher a proposé pour le développement agricole de l'Afrique. Dans le domaine médical, les appareils de ce genre sont de plus en plus nombreux et le développement qu'ils connaissent actuellement montre bien qu'en s'arrêtant au seuil des pires attentats contre la vie, le génie humain ne se condamne pas à l'atrophie. Il n'y a pas de limite aux perfectionnements qu'on peut apporter aux appareils utilisés pour faciliter l'exercice de certains muscles, pour obturer soi-même une dent ou pour aider l'œil à retrouver de lui-même toute sa puissance.

On peut invoquer d'excellentes raisons de faire entrer les ordinateurs dans cette catégorie. Ces machines qui ne consomment presque pas d'énergie et qui peuvent être fabriquées à l'aide des matériaux les plus humbles paraissent effectivement repentantes par rapport aux fourneaux servant à purifier l'or.

Au vingtième siècle, peu de penseurs auront poussé la critique de la technique plus loin que ne l'a fait Jacques Ellul. Ce dernier n'a pourtant pas hésité à faire crédit aux ordinateurs et aux robots qui les prolongent.

Dans *Changer de Révolution*, il reprend à son compte, mais dans une perspective nouvelle, une formule qui remonte à Teilhard de Chardin: «Si un peu de technique a éloigné de l'homme, beaucoup de technique pourrait nous y ramener.»

Constatant d'une part l'émergence de groupes autonomes et de communautés spontanées de toutes sortes et, d'autre part, le développement d'une techno-

logie fine qui pourrait permettre à ces groupes de former progressivement un réseau vivant, Ellul propose un espoir sous forme de question:

D'un côté une mutation technique non pensée, non orientée qui, si on la laisse telle quelle renforcera le pire, de l'autre côté une mutation en gestation de socialisme, mais sans moyen. Est-ce que ce socialisme peut attribuer une finalité à cette technique-là? Est-ce que cette technique-là peut être l'instrument de ce socialisme-là?

D'autres techniques fines, sinon douces, surgissent aussi chaque jour. On peut donner comme exemple cet appareil aux ultra-sons qui permet de broyer les pierres au rein sans qu'il soit même nécessaire de recourir à l'anesthésie générale. On admet du même coup que l'opération de la pierre au rein se situe à l'intérieur de limites raisonnables, ce qui n'est peut-être pas le cas, on le verra, des transplantations de rein.

En dépit du développement des techniques douces, fines ou appropriées, il subsiste un grand nombre de domaines où une limite s'impose. Pour parvenir à savoir où mettre cette limite dans chaque cas, il faut d'abord prendre ses distances par rapport à la science et à la technique pour miser sur le jugement éclairé par son enracinement dans une vision féconde du monde; centrée, par exemple, sur l'idée que le mal est la condition de l'existence même de l'homme et que, chez ce dernier, un certain abandon au risque est nécessaire à l'équilibre et à l'harmonie.

Il faudra à cette fin remettre à l'honneur la distinction pascalienne entre l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie. Si la planification du développement d'une technologie peut se faire avec l'esprit de géométrie, c'est seulement en misant sur l'esprit de finesse qu'on peut espérer y introduire limite et mesure.

Pour le pur esprit de géométrie, l'introduction d'un cœur mécanique dans une poitrine humaine ne soulève aucun problème particulier. C'est d'une autre

*La limite
et la mesure
grâce à l'esprit
de finesse*

région de l'être que procède l'opposition à un excès de ce genre. Quand vient le moment d'exposer les fondements d'une telle opposition, on est aussi démuné de moyens de persuasion que lorsqu'on veut expliquer la qualité d'un vin à des buveurs d'eau. C'est pourquoi sans doute, dans des situations de ce genre, tant de gens, persuadés au fond d'eux-mêmes qu'ils ont raison, mais se sentant impuissants parce que dépourvus de moyens d'expression, se réfugient dans des groupes de pression qui ne font pas toujours preuve de la plus grande subtilité.

Faut-il préciser que rien, à priori, ne nous autorise à présumer que cette région fine de l'être est plus développée chez les savants et les leaders politiques que chez les citoyens ordinaires? C'est d'ailleurs ce qui permet de penser que la recherche de limites n'est peut-être pas tout à fait vaine. Les savants certes voudront toujours pousser plus loin les limites, mais il n'est pas du tout exclu que, comme nous avons tenté de le montrer, les gens, un peu partout dans le monde, se mettent à installer des barrières et des panneaux indiquant les voies sans issue.

Parmi ceux qui ont réfléchi sur les conditions dans lesquelles la recherche, la recherche médicale notamment, se développe et s'oriente, plusieurs sont d'avis que l'opinion publique joue un rôle décisif. C'est, par exemple, la thèse de René Dubos. S'étonnant de ce que, pendant tout le XIX^e siècle, la recherche médicale se soit développée sans produire de résultats tangibles, il en vient à la conclusion qu'un tel développement ne s'explique que par la foi du public dans la science.

Pendant tout le XIX^e siècle, on a créé dans tous les pays de culture occidentale, d'innombrables laboratoires de recherche médicale — même si rien d'applicable au traitement et à la prévention n'en sortait alors. L'introduction à la médecine expérimentale a connu partout un gros succès de librairie alors que Claude Bernard n'y faisait allusion à aucune méthode de traitement. Foi!

Abordant ensuite la question de la limite en médecine, Dubos soutient que c'est l'opinion publique qui tranchera:

À notre époque, il est déjà devenu impossible pour des raisons économiques d'appliquer toutes les méthodes de prévention et de traitement qu'on pourrait utiliser. On parle partout d'imposer un *ceiling* aux dépenses médicales. Mais qui décidera de ce *ceiling* ou plutôt des constituants divers de ce *ceiling*? Les médecins et les hommes de science auront certainement leurs idées, mais je crois que les décisions seront prises en fin de compte par les administrateurs et les législateurs qui agiront sous l'influence de l'opinion publique. Faut-il s'occuper davantage des enfants, des vieillards ou de ceux qui font marcher les usines et les bureaux? Les cancers sont-ils plus importants que les maladies cardiaques, même s'ils tuent moins de gens¹⁰?

Encore faut-il que des outils conceptuels adéquats soient mis à la disposition des gens, et que certaines grandes finalités soient reconnues par tous.

L'homme par exemple, est-il une machine, une chose, ou un être? Pour beaucoup de gens, une naissance entièrement planifiée par la raison n'est pas la venue d'un être au monde, mais la production d'une chose. Pour qu'un être humain naisse complet, c'est-à-dire doué d'un corps, d'une âme, d'un sens de l'absolu, il faut, pensent-ils, que ces éléments aient été présents au point de départ.

Comme ces attitudes s'apparentent toutes à celles qui ont retardé le progrès, on peut être tenté de les ranger parmi les préjugés grossiers et d'utiliser le mépris pour réduire au silence ceux qui les perpétuent. Il suffira parfois de leur reprocher d'être rétrogrades pour venir à bout de leurs résistances.

Il semble bien toutefois que ces techniques d'intimidation ne fonctionnent pas aussi bien que par le passé. Et c'est là que réside l'espoir. Si les gens croient encore au progrès, il est moins évident pour eux que le

progrès résultera du développement incontrôlé de la pensée rationnelle et linéaire. À de nombreux indices, qui ont pour la plupart été évoqués dans ce livre, on reconnaît la montée d'une vision du monde centrée sur les symboles plutôt que sur les procédés, sur les signes plutôt que sur les signaux, sur la qualité plutôt que sur la quantité.

- Notes
1. Claire Ambroselli, *Culture technique*, n° 15, Paris 1985, p. 84.
 2. Jacques Robert, *Actes de colloque Génétique, Procréation et Droit*, Arles, Actes/Sud-Hubert Nyssen, 1985, p. 363.
 3. *Ibid.*, p. 364.
 4. D.J. Roy et M. A.M. de Wachter, *op. cit.*, p. 1197.
 5. *La Recherche*, septembre 1985.
 6. G. Durand, *op. cit.*, p. 113.
 7. Robert Badinter, Revue *Le Débat*, septembre 1985, p. 10.
 8. Bruno Latour, *op. cit.*
 9. Michel Serres, *Actes du colloque Génétique, Procréation et Droit*, Arles, Actes/Sud-Hubert Nyssen, 1985, p. 23.
 10. Jacques Dufresne, «La recherche médicale», *Traité d'anthropologie médicale, op. cit.*, p. 1125.
 11. Jean Robert, *Le temps qu'on nous vole*, Paris, Seuil, 1980.

Un supplément de vie

Les comités nationaux d'éthique et de droit, dont j'ai critiqué les méthodes dans ce livre, ont au moins le mérite de proposer des normes et des limites applicables.

Applicables, ces normes et ces limites ne le sont toutefois qu'au prix de concessions, à l'opinion publique et aux tendances dominantes de la science, qui en font des bornes condamnées à être sans cesse déplacées. L'échéance finale pourra être retardée, pourra-t-elle être évitée? Cette échéance finale c'est une manipulation de l'espèce humaine semblable à celle dont diverses espèces animales sont déjà l'objet.

Parmi les facteurs qui vont accroître la faveur dont les nouvelles techniques jouissent déjà dans l'opinion publique, il en est un, capital, que nous avons à peine évoqué jusqu'ici: les maladies transmises sexuellement. Au Québec le taux de certaines d'entre elles s'est accru de 40% en 10 ans¹. Or on sait que ces maladies, découlant elles-mêmes des libertés rendues possi-

*Manipulation
de l'espèce
humaine*

bles par la pilule contraceptive, sont l'une des principales causes de la stérilité des couples, elle aussi en constante progression. On sait également que la pilule peut être une cause directe d'infertilité.

Au même moment, le problème démographique devient de plus en plus angoissant dans la plupart des sociétés occidentales. Comment, dans ces conditions, résister à la tentation de penser que l'insémination artificielle et la fécondation in vitro sont des techniques qu'il aurait fallu inventer pour des raisons sociales, si elles ne s'étaient déjà inscrites d'elles-mêmes dans la logique d'une science médicale reposant sur l'idée que le corps est une machine?

Devant une telle coïncidence entre les problèmes et les solutions, on échappe difficilement à un sentiment de fatalité, que renforce la nouvelle habitude de décider de tout au moyen d'un sondage. Il y a dans *La Démocratie en Amérique* de Tocqueville, des pages saisissantes où est évoquée la façon, lente mais irrésistible et inéluctable, dont la grande vague égalitariste s'est déployée sur le monde depuis le Moyen Âge. On éprouve le même sentiment devant l'interventionisme en matière de reproduction. Il s'accroît de façon systématique et continue depuis au moins trois siècles.

*Appels
à la mesure*

Les appels à la mesure paraissent dans ces conditions aussi dérisoires que cette nostalgie du «supplément d'âme» qui, depuis bientôt un siècle, caractérise ceux qui imitent Bergson dans son refus de se laisser subjugué par un progrès technique présenté comme inévitable. Au point où nous en sommes dans l'évolution de la vision mécaniste du monde, ce n'est plus un supplément d'âme qu'il faut réclamer de toute urgence, — ce vœu fait maintenant partie des souhaits pour un avenir lointain — c'est un simple supplément de vie, d'animalité authentique. Qui sait, en se rattachant ainsi à la vie, en misant sur la solidarité avec les animaux, les émules actuels de Bergson auront peut-être plus de chances d'être entendus que s'ils s'entê-

taient à réclamer un supplément d'âme. La difficulté c'est qu'il faut encore plus d'âme pour sauver la vie que pour sauver l'âme elle-même, car au cœur du débat il y a ce paradoxe: il faut renoncer à la vie à laquelle on est le plus attaché, la sienne, il faut du moins renoncer à la confondre avec la durée, si l'on veut faire apparaître des conditions telles que la vie dans son ensemble puisse reprendre du terrain face à la machine conquérante.

Quoi qu'il en soit, si la pensée s'était toujours laissée intimidée par tous les faits paraissant inéluctables, il n'y aurait sans doute plus d'espèce humaine. La pensée est par définition un défi à la fatalité. L'impossible est son élément naturel. L'essentiel est de ne pas se cantonner dans la pensée au deuxième degré, dans ce rôle de spectateur objectif qui permet d'échapper aux sarcasmes auxquels on s'expose toujours quand on a la naïveté de croire en une quelconque chose fondamentale: la vie, l'âme, la nature humaine.

Les arrêts temporaires que les divers comités d'éthique devraient parvenir à imposer permettront peut-être à cette pensée de se déployer d'une façon telle que des thèses radicales, comme celles qui sont défendues dans ce livre, jouiront un jour d'un crédit suffisant pour que le législateur s'en inspire.

On pouvait croire hier, on peut croire encore aujourd'hui que le recours aux armes nucléaires est inévitable, mais personne ne conclura pour autant à la vanité des efforts de pensée dirigés contre cette fatalité. L'humanité aura au moins eu un sursis de 40 ans: depuis Hiroshima personne n'a osé avoir recours à l'arme atomique, les Américains ont préféré perdre la guerre du Viêt-Nam plutôt que de s'abaisser à le faire, et il n'est pas exclu que les Russes les imitent en Afghanistan.

Par rapport aux techniques de reproduction, on en est aujourd'hui à une étape semblable à celle où, au début des années cinquante, le physicien Robert

Oppenheimer et ses amis ont commencé à mobiliser l'opinion publique mondiale contre les dangers de l'arme nucléaire.

La question centrale se pose toutefois différemment. Dans le cas des armes nucléaires le choix est simple et clair, c'est la vie ou la mort. Il est assez facile de mettre les partisans de la vie de son côté même quand le prestige national est en cause comme ce fut le cas aux États-Unis à l'occasion de la guerre du Viêt-Nam.

Les nouvelles techniques de reproduction nous placent devant l'obligation de choisir entre deux conceptions de l'homme, dont l'une, celle que nous avons défendue, implique l'acceptation de risques fondamentaux, tandis que l'autre renferme de fabuleuses promesses de sécurité. Les mobiles ayant servi la cause du non-recours à l'arme nucléaire devraient donc jouer, dans le cas des techniques de reproduction, en faveur de la thèse opposée à la nôtre.

À cette thèse interventionniste, à la sécurité qu'elle promet, on ne peut même pas opposer une vision de l'homme axée sur la qualité de la vie telle qu'on la conçoit généralement, on ne peut opposer que des exigences d'abandon et de dépassement.

C'est ce qui a été fait dans ce livre, dont le contenu peut se résumer ainsi: la poésie du monde et de la vie, telle qu'elle se manifeste à celui qui refuse de se laisser réduire à une machine immortelle, est préférable à l'uniformité, à la douceur et à la sécurité du meilleur des mondes.

Combien de gens voudront renoncer à une insémination artificielle, à une fécondation in vitro pour répondre à un tel appel? Peut-être plus qu'on est d'abord disposé à le croire. Cet appel, que nous avons tenté de formuler dans toute sa pureté, donne naissance à divers alliages résistants lorsqu'il se mélange soit à de vieux fonds religieux ou culturels, soit à de nouveaux courants comme un certain mouvement

féministe, les médecines alternatives, les mouvements écologistes ou les mouvements pour la défense des droits des animaux. L'ensemble formé de tous ces alliages pourrait très bien un jour atteindre la masse critique qui lui permettra de faire contrepoids aux courants dominants de la technologie et de l'industrie médicales.

Une attention particulière doit évidemment être accordée aux mouvements féministes. La plupart des membres de ces mouvements s'étant prononcés en faveur de l'avortement et de la contraception, se résignant souvent aux risques de la médicalisation du corps par des médecins mâles et à la philosophie sous-jacente du corps machine, on se demandait si une forte opposition aux nouvelles techniques de reproduction pouvait venir de ce côté.

La chose s'est pourtant produite. Se souvenant sans doute du programme Lebensborn, les féministes allemandes ont pris énergiquement position contre le laisser-faire actuel en matière de reproduction. Les travaux de Mary O'Brien, *The Politics of Reproduction* et *The captive Womb*, de même que ceux de Gena Corea, sont à l'origine d'une opposition semblable aux États-Unis.

Dans *The Mother Machine*, Gena Corea propose la création aux États-Unis d'un organisme comparable à l'Agence de protection de l'environnement. L'espoir que fait naître cette proposition ne paraît pas dénué de tout fondement: si les industries chimiques ont pu être forcées à respecter certaines limites, pourquoi les industries de la reproduction résisteraient-elles mieux aux pressions d'un public de plus en plus éclairé?

La présidente du Conseil du statut de la femme du Québec, Madame Francine Mackensie, est elle aussi à la recherche de moyens d'action contre le laisser-faire actuel.

Quand on en est, écrit-elle, à la location d'utérus, quand d'aucuns associent déjà les mères porteuses aux

*La poésie
du monde
plutôt que
le meilleur
des mondes*

*La voix des
féministes*

nourrices du siècle dernier, quand on lit, dans *Le Monde* que même des femmes fertiles pourraient recourir aux mères porteuses — avis aux sociologues: il y aurait les femmes aisées assumant la grossesse et les autres, la déléguant, — on ne peut plus se contenter de regarder le train passer².

*Préparer
ou réparer*

Un autre grand facteur pourrait favoriser le respect de certaines limites. Les activités sociales peuvent se ramener à deux grandes fonctions: préparer ou réparer. Les religions, l'art, l'éducation, préparent les êtres à la vie, à l'amour, aux responsabilités, à la mort. La médecine répare les corps et les âmes qui se sont brisés à la tâche. Les deux fonctions sont importantes mais il est clair que le déséquilibre en faveur de la première est le propre des civilisations en expansion tandis que le déséquilibre en faveur de la seconde est un signe de déclin. À Rome, les premiers médecins, venus de la Grèce conquise, n'ont eu droit de cité qu'à partir du deuxième siècle avant Jésus-Christ. Galien par contre s'est imposé dans un empire en pleine décadence.

Les techniques de pointe dont il a été question dans ce livre, les manipulations génétiques, les nouvelles méthodes de reproduction et les transplantations d'organes, font partie des nombreuses initiatives qui, dans les sociétés occidentales, risquent, à la longue, de faire pencher dangereusement la balance du côté de la fonction de réparation. Pendant ce temps, le déséquilibre inverse continuera à favoriser la croissance économique en Asie. La nécessité pourrait très bien dans ces conditions nous forcer à accepter un sens du risque et de la limite auquel l'idéal seul n'aurait jamais pu nous ramener.

Et on peut aussi espérer que les médias joueront efficacement leur rôle et que, par suite, le public imposera spontanément certaines limites. N'est-il pas évident, par exemple, que l'utilisation d'embryons humains et même animaux pour fabriquer des cosméti-

ques devrait non seulement être interdite, mais sévèrement punie; que les transplantations du rein devraient être interrompues partout dans le monde tant qu'il demeure possible d'acheter, en Inde par exemple, un rein d'une personne bien portante mais pauvre?

On a souvent dit que dans l'Allemagne nazie c'est le manque d'information qui explique pourquoi la population ne s'est pas mobilisée contre les divers excès de la médecine officielle, notamment en matière d'eugénisme. La liberté d'information dont jouissent les pays les plus touchés par les récents progrès de la médecine n'autorise-t-elle pas certains espoirs?



1. *Québec Science*, décembre 1985.

2. *La Gazette des Femmes*, juillet-août 1985, vol. 7, n° 2, p. 19.

Notes

Table des matières

1. <i>L'ère des jumeaux</i>	7
2. <i>Le précédent Holstein</i>	15
3. <i>De l'animal à l'homme</i>	29
4. <i>L'eugénisme</i>	39
5. <i>Deux scénarios</i>	57
6. <i>La volonté de voir</i>	67
7. <i>Pourquoi une limite?</i>	73
8. <i>L'éthique et le droit</i>	91
9. <i>Un supplément de vie</i>	119